

Le Samedi

VOL. I.—NO. 19.

MONTREAL, 19 OCTOBRE 1889.

LE NUMERO, 5 CTS.
PAR ANNEE, \$2.50.



Monsieur Jules.—Pourquoi vous appelez-vous Mademoiselle de Richepin ? Je ne puis me faire à ce nom.

Mademoiselle Irène.—On ne choisit pas son nom, monsieur. Que voulez-vous que j'y fasse ?

Monsieur Jules.—Mais vous en défaitre au plus tôt. Voulez-vous le changer pour celui que je vais vous offrir ?

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)
PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE,
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE,
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 69 Rue St-Jacques, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTREAL.

MONTREAL, 19 OCTOBRE 1889.

CHASSE-SPLEEN

On pardonne tant que l'on aime.

La gaieté est la mère des saillies.

Les hommes pesants sont opiniâtres.

L'esprit est toujours la dupe du cœur.

Quand on devient vieux il faut se parer.

Il ne faut pas trop craindre d'être dupe.

La raillerie est l'épreuve de l'amour-propre.

L'envie est plus irréconciliable que la haine.

Les sentences sont les saillies des philosophes.

On ne donne rien si libéralement que ses conseils.

Un peu de bon sens ferait évanouir beaucoup d'esprit.

On promet beaucoup pour se dispenser de donner peu.

Les femmes ne connaissent pas toute leur coquetterie.

La folie de ceux qui vont à leurs fins est de se croire habiles.

Le plus grand de tous les projets est celui de prendre un parti.

La timidité dans l'exécution fait échouer les entreprises téméraires.

L'avarice annonce le déclin de l'âge et la fuite précipitée des plaisirs.

Le plus grand miracle de l'amour, c'est de guérir de la coquetterie.

Nous ne louons d'ordinaire de bon cœur que ceux qui nous admirent.

Les yeux sont les fenêtres de l'âme ; cela revient à dire que les paupières sont des contrevents.

Ce n'est pas sûr que les partisans des deux écoles de médecine de Montréal gardent leurs facultés.

Dans l'amour la tromperie va presque toujours plus loin que la méfiance.

La science des projets consiste à prévenir les difficultés de l'exécution.

Les femmes peuvent moins surmonter leur coquetterie que leur passion.

Les défauts de l'esprit augmentent en vieillissant, comme ceux du visage.

La politesse de l'esprit consiste à penser des choses honnêtes et délicates.

La galanterie de l'esprit est de dire des choses flatteuses d'une manière agréable.

L'esprit de la plupart des femmes sert plus à fortifier leur folie que leur raison.

On croit quelque fois haïr la flatterie ; mais on ne haït que la manière de flatter.

Un honnête homme peut être amoureux comme un fou, mais non pas comme un sot.

Tout le monde se plaint de sa mémoire, et personne ne se plaint de son jugement.

Les grands noms abaissent au lieu d'élever ceux qui ne les savent pas soutenir.

L'intérêt et la paresse anéantissent les promesses, quelquefois sincères, de la vanité.

Il y a de certains défauts qui, bien mis en œuvre, brillent plus que la vertu même.

Les plus grands ministres ont été ceux que la fortune avait placés plus loin du ministère.

Il est plus difficile d'être fidèle à sa maîtresse quand on est heureux que quand on est maltraité.

Les passions de la jeunesse ne sont guère plus opposées au salut que la tiédeur des vieilles gens.

L'accent du pays où l'on est né demeure dans l'esprit et dans le cœur comme dans le langage.

Nous plaisons plus souvent dans le commerce de la vie par nos défauts que par nos bonnes qualités.

La jeunesse change ses goûts par l'ardeur du sang, et la vieillesse conserve les siens par l'accoutumance.

La marque d'un mérite extraordinaire est de voir que ceux qui l'envient le plus sont contraints de le louer.

Ce qui nous donne tant d'aigreur contre ceux qui nous font des finesses, c'est qu'ils croient être plus habiles que nous.

Les petits esprits sont trop blessés des petites choses ; les grands esprits les voient toutes, et n'en sont point blessés.

On sait assez qu'il ne faut guère parler de sa femme ; mais on ne sait pas assez qu'on devrait encore moins parler de soi.

Les vieillards aiment à donner de bons préceptes, pour se consoler de n'être plus en état de donner de mauvais exemples.

Les enfants sont la joie de la maison. Avez-vous besoin de monnaie ? La banque du bébé est toujours là à votre disposition.

"Sans moi, tu serais le plus grand âne de la terre," disait à son élève, un peu précipitamment, un professeur qui voulait se vanter.

Il est de certaines bonnes qualités comme des sens : ceux qui en sont entièrement privés ne les peuvent apercevoir ni les comprendre.

On perd quelquefois des personnes qu'on regrette plus qu'on n'en est affligé, et d'autres dont on est affligé et qu'on ne regrette pas.

L'arithmétique est un tissu de faussetés. Comment peut-elle dire que dans le mariage un et un ne font qu'un, et que dans le divorce un de un fait deux.

La nature a donné aux hommes des talents divers. Les uns naissent pour inventer, et les autres pour embellir ; mais le doreur attire plus de regards que l'architecte.

L'huître n'est pourtant pas un animal bien actif ; cependant un trop long repos la fatigue ; et vous savez comme une huître fatiguée est maussade pour son voisinage.

On cherche un remède à la vente des boissons le dimanche. Le voici : "Article nouveau. Toute personne prenant un verre dans une bouteille le dimanche, pourra partir sans payer."

L'idéal pour un nègre : "Nègre li travailler ; cheval li travailler, tout le monde li travailler. Pas le cochon. Cochon li manger, li boire, li dormir quand voulu. Li être un monsieur."

Le plus subtile de toutes les finesses est de savoir bien feindre de tomber dans les pièges qu'on nous tend ; et l'on n'est jamais si aisément trompé que quand on songe à tromper les autres.

Il y a des natures faciles à contenter. Je connais un monsieur qui rêve se pavaner dans un palais de marbre lorsque, de fait, il gèle tout simplement pour avoir jeté ses couvertures en bas du lit.

Détromper un homme préoccupé de son mérite est lui rendre un aussi mauvais office que celui que l'on rendit à ce fou d'Athènes qui croyait que tous les vaisseaux qui arrivaient dans le port étaient à lui.

Le cognac avec du sulfate de cuivre appliqué sur les cheveux les fait pousser ; mais s'ils poussent trop vite, on supprime le sulfate de cuivre, on double la dose de brandy et on la boit, en répétant fréquemment. Le surplus de cheveux s'en ira tout de suite.

Quelques notions sur les dernières modes : Les cocktails du matin se mettent en bas de la gorge.

Le vert est la couleur favorite pour les billets de banque.

Les portemonnaies se portent très petits et très vides.

PLAISIR GATÉ

Le recorder. — Ainsi, vous l'avez battue, votre femme ?

Le prisonnier. — On n'appelle pas ça battre, votre honneur. Je voulais avoir un peu de plaisir, voilà tout.

Le recorder. — Du plaisir à la jeter par terre, la frapper à coups de pieds et la jeter par la fenêtre !

Le prisonnier. — Vrai, c'était pour le fun.

Le recorder. — Si vous avez eu tant de fun que cela, vous allez le payer \$50.

Le prisonnier. — C'est trop, votre honneur, \$25 feront l'affaire. Je vais vous dire : elle m'a donné un gros coup de fer à repasser sur l'oreille et franchement ça m'a ôté la moitié de mon plaisir. Je n'en ai pas même eu pour \$25.

Voici une championne difficile à battre. Madame Snell de Idaho vient de donner naissance à 6 jumeaux ; trois garçons et trois filles.

LE COIN DE JOE

EXTRAITS DE SON ALBUM

Un avocat expose son affaire au tribunal. Il va grand train, sans se soucier des broussailles que les articles du Code auraient du mettre sur sa route.

Le juge l'interrompt :

—Prenez garde, maître B..., vous parlez devant un magistrat qui est à cheval sur la loi.

—Monsieur le juge ! s'écrie B... en prenant un air effrayé, tenez-vous bien. Il n'y a rien de dangereux comme de monter une bête qu'on ne connaît pas !

Maître B..., s'est fait mettre à pied pour trois mois !

* *

—Vas-tu à l'exposition des animaux ?

—Oui.

—Alors tu m'y verras.

* *

A propos de traductions cocasses, on trouve dans la version française des œuvres de Chs. Dickens, l'expression : *He put on his pea-jacket*. Comment croiriez-vous que le traducteur a rendu cette phrase ?

“ Il mit sa jaquette à la purée de pois.”

* *

L'amphytrion.—M. Cocodès, voulez-vous du hareng ?

L'invité.—Oui, s'il vous plaît.

L'amphytrion.—L'aimez-vous “ laité ?”

M. Cocodès, dbahi.—Sans doute..., mais je l'aime l'hiver aussi !...

On passe des pieds truffés.

—Monsieur Cocodès, voulez-vous des pieds de cochons ?

—Merci, “j'en ai.”

* *

Annonce à la porte d'un magasin.

A vendre.—Une calèche pouvant contenir quatre personnes et une jument saine.

* *

Quelqu'un reprochant à un fournisseur qu'il n'avait pas tiré vengeance de quelques coups de pied bravement reçus, le gros Crésus répondit :

—Je ne mêle jamais de ce qui se passe derrière moi.

* *

Contre un bourgeois.

Cascaret, tu mâches trop vite,

Et vas à pas un peu trop lents ;

Si tu veux rester à ma suite,

Mâche des pieds et vas des dents.

* *

En cour.—Le juge à un *tramp*.

Le juge.—Où demeurez-vous ?

L'accusé.—Avec mon cousin.

Le juge.—Et votre cousin ?

L'accusé.—Avec moi.

Le juge.—C'est bien naturel, mais votre cousin et vous ?

L'accusé.—Mon cousin et moi nous demeurons “ensemble.”

* *

On dit qu'on donna cent écus à un poète pour faire l'épithaphe d'un bourgeois qui n'avait aucun mérite et qu'il fit la suivante.

Ci-gît un grand personnage,

Qui fut d'un illustre lignage.

Qui posséda mille vertus,

Qui ne trompa jamais, qui fut toujours fort sage.

Je n'en dirai pas davantage

C'est trop mentir pour cent écus.

* *

Pat. O..., marchand, est bon époux, bon père, bon ami : mais il ne veut pas avouer qu'il est Irlandais, bien qu'il ait vu le jour à Cork.

—Enfin, lui dit un ami qui s'amusait à le taquiner, tu ne peux pas nier que tu sois Irlandais, puisque tu est né en Irlande !

—La belle raison, répondit le bourgeois ; à ce compte-là, si j'étais né dans une écurie, je serais donc un cheval ?

* *

Un architecte piqué de ne pas avoir été invité à bâtir un pont, demande aux constructeurs s'ils n'y mettent pas de garde-fous !

—Non lui répond l'un d'eux. Je ne crois pas que ce soit nécessaire, car vous n'y venez pas souvent.

JOE.

MOTS D'ENFANTS

Le père.—Est-ce que ça été mieux aujourd'hui ? As-tu brisé les règles du collège ?

Bob.—Non, papa, je n'en ai pas brisé une. C'est le maître qui l'a fait. Une sur les doigts de Harry et une autre sur les miens.

La mère.—Willie, as-tu mangé le pâté que j'avais mis dans le buffet ?

Willie.—Non, maman, pour sûr.

La mère.—Allons, dis-moi vrai : sûr, sûr ?

Willie.—Eh ! oui, c'est sûr, puisque j'ai moi-même vu Johnny manger l'autre moitié.

Tommy.—Est-ce vrai, maman, que ça s'achète les bébés ?

La mère.—Oui, sans doute. Je te l'ai déjà dit.

Tommy.—Comment donc qu'ils font, les pauvres, pour en acheter plus que les riches ?

Charley.—Maman, pourquoi que tu ne m'amènes pas au concert ?

La mère.—Mais, mon ami, le concert a eu lieu avant hier.

Charley.—Ben, tu peux être sûr que j'y vas avant hier de la semaine prochaine.

La tante.—Quand j'étais toute petite, j'écoutais toujours ma maman.

La petite Eva.—C'était-il avant d'avoir le fouet ou après ?

Freddy.—Papa, où mets-tu tes ailes, donc, dans le jour ?

Le père.—Qui t'a conté ces histoires-là ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

Freddy.—C'est maman qui dit que tu es un oiseau de nuit.

Bébé, (qui a mis les chaises en rang joue au chemin de fer).—A quelle station vous voulait débarquer, madame ?

Jeune dame, (célèbre par sa légèreté, qui se prête au jeu).—A la dernière station avant d'arriver au Paradis.

Bébé.—Ah ! madame ! Vous n'avait pas pris le bon train.

Le père.—Je n'ai jamais su avant aujourd'hui que tu avais attrapé la volée à l'école.

L'enfant, (d'un air indifférent).—Je le savais depuis longtemps, moi.

Grand garçon.—Tu sais, toi, si tu me suis encore, je vais te mettre les yeux au beurre noir.

Petit garçon.—Au vrai beurre noir, là ?

Grand garçon.—Oui, de mon meilleur noir.

Petit garçon.—Dans ce cas-là, je te suis. Si je puis attrapper un *black eye*, je serai huit jours sans aller à l'école.

UNE LEÇON DE FRANÇAIS

M. le curé arrive pendant une partie de croquet :

La jeune fille.—Voulez-vous nous joindre, M. le curé ?

Le curé.—Vous joindra ? Je le veux bien ; mais on me disait que vous n'accepteriez jamais monsieur Alfred.

PROMENADE SENTIMENTALE

(Pour le SAMEDI.—En collaboration).

Partant pour Laprairie,
Un jour après dîner,
François dit à Marie :
Allons nous promener.
Plaignez l'amant fidèle,
Délicat et galant,
Qui pour plaire à sa belle
N'a pas un sou vaillant.

Mais le temps se barbouille ;
Puis il pleut à plein sceau ;
Et l'averse les mouille
Que tout colle à la peau.
Plaignez l'amant fidèle,
Délicat et galant,
Qui pour sécher sa belle
N'a pas un sou vaillant.

Marie alors propose
D'arrêter à l'hôtel :
“ Faut prendre quelque chose,
J'éprouve un froid mortel.”
Plaignez l'amant fidèle,
Délicat et galant,
Qui pour traiter sa belle
N'a pas un sou vaillant.

Sur eux le sort s'exerce :
En sautant un ruisseau
Sa bottine se perce
Elle a le pied dans l'eau.
Plaignez l'amant fidèle,
Délicat et galant,
Qui pour chausser sa belle
N'a pas un sou vaillant.

Plus loin, autre anicroche,
La canne d'un chameau
Par bêtise l'accroche
Et crève son chapeau.
Plaignez l'amant fidèle,
Délicat et galant,
Qui pour coiffer sa belle
N'a pas un sou vaillant.

Mais ce n'est pas le pire ;
En frolant un crochet,
Voilà qu'elle déchire
Le dos de son gilet.
Plaignez l'amant fidèle,
Délicat et galant,
Qui pour nipper sa belle
N'a pas un sou vaillant.

En la couvrant de boue,
Ensuite un gros chien blanc
Lui saute sur la joue
Et la mord jusqu'au sang.
Plaignez l'amant fidèle,
Délicat et galant,
Qui pour panser sa belle
N'a pas un sou vaillant.

Puis François la ramène ;
Mais elle fait pitié.
Il veut que pour sa peine
Elle soit sa moitié.
—Va donc, amant fidèle,
Dit-elle en s'essuyant,
Pour avoir une belle
Il faut un sou vaillant.

PAUVRE, MAIS HONNETE

Mendiant.—S'il vous plaît la charité d'un cinq cents.

Monsieur charitable.—Je parie que tu vas aller le boire.

Le mendiant.—Je vous le promets, monsieur ; c'est pour prendre un *cocktail* au champagne.

Le monsieur charitable.—Tu as du temps devant toi mon bonhomme : ça coute \$2.

Le mendiant.—Pas tant que vous pensez, monsieur : j'ai déjà \$1.95 de ramassé. Votre 5 cents va finir ma somme.

Les apparences sont si trompeuses



Jimmy.—Prête-moi donc un sou ?
Willie.—Je ne l'ai pas. Le fait est que le public se trompe sur ma prospérité financière. Je ne suis pas aussi riche que je le parais.

AU BUREAU DU JOURNAL



Abonné.—Je n'approuve pas votre attitude sur la réciprocité commerciale. Otez-moi de votre liste d'abonnés. Je suis furieux.

Le Comptable.—Très bien ; je vais vous faire un reçu pour la petite balance que vous devez.

L'abonné.—Ce n'est pas la peine ; je ne suis pas furieux jusqu'à ce point là.

SINGULIERE ILLUSION D'OPTIQUE



(Trois heures du matin).

Monsieur ému.—Qu'est-ce ça veut dire ? (hic). C'est rien que des chaises berçantes ici !

Elle.—Ça me fait réellement de la peine de ne pouvoir vous donner ma main. Restons amis : je serai une sœur pour vous.

Lui.—Voilà ma chance. Quand j'étais petit, j'aurais tout donné pour voir une sœur. Et depuis deux ans, me voilà rendu à la septième sœur qui m'arrive de Dieu et de grâce.

Deux aveugles se rencontrent dans le même train. Ils entendent tout à coup de divers points du char comme des bruits de lèvres qui se rencontrent :

—Tiens, dit l'un d'eux, nous voilà au quatrième tunnel.

Jeune ménage visitant des appartements :
Le mari.—Celui-ci conviendrait assez, mais la bibliothèque est trop petite.
La femme.—Qu'est-ce que tu as besoin d'une bibliothèque ? Tu ne fumes pas.

Julie.—Prends-tu encore des leçons de dessin ?
Emilie.—Non ; j'ai lâché cet abominable professeur. Sais-tu ce qu'il m'a dit le mal élevé ? Que si je continuais à faire des progrès, je pourrais bientôt peindre des piquets de clôture !

Employé du gouvernement.—Voilà huit jours que je ne dors pas.

Un ami.—A quoi attribues-tu cela ?
L'employé.—Au fait que le ministre me fait travailler dans son bureau. Je n'ai plus que les nuits à moi.

Le mari (en querelle avec sa femme).—Tiens, laissons ça là. Du reste, je n'aime pas à dépenser mes paroles pour du monde qui ne comprend pas le bon sens.

La femme.—Tu dois être mortifié bien souvent depuis que tu as pris l'habitude de te parler à toi-même.

Julie (après le mariage).—Tu as beau dire, Alfred, tu devais m'avoir. D'abord tu ne peux pas dire que j'ai couru après toi !

Alfred.—La belle histoire ! Est-ce que la trappe court après le rat ? Cela n'empêche pas les rats de se prendre.

Brown.—Tu sais, moi, je raconte tout à ma femme, et je m'en trouve bien.

Smith.—Si tu penses que je ne suis pas furieux contre toi, parfois !

Brown.—Comment cela ?
Smith.—Parce que ta femme conte tout à la mienne, et j'en reçois des raclées !

Monsieur Parvenu.—Quand je suis arrivé à Montréal, je n'avais pas de pardessus, pas de chaussons dans les pieds ; mes pantalons et mon habit étaient en guenille et j'avais deux sous dans ma poche. Et maintenant tu me vois.

Monsieur Modeste.—Eh bien ! moi quand je suis venu à Montréal je n'avais pas un sou et je ne portais ni froc, ni gilet, ni pantalon...

Monsieur Parvenu.—Ah bah ! pas de blague.
Monsieur Modeste.—Quand je te le dis, j'avais trois mois.

La mère.—On me dit que monsieur Grodeusous s'est enivré comme un pourceau, hier soir au bal de madame X... et qu'on a dû le monter à quatre.

Ernestine.—Pas du tout, maman. Il était si bien qu'il m'a demandé en mariage et comme je lui ai dit : oui, il s'est trouvé transporté par l'émotion.

La mère.—Ce cher enfant ; ce que c'est que les mauvaises langues !

Marchand engageant un commis :
—Allons, qu'est-ce que vous savez ?
L'applicant.—Je puis faire des choses que personne ne fait.

Le marchand.—Encore ? Quoi ?
L'applicant.—J'ai toujours vécu sans travailler.

UN RENSEIGNEMENT UTILE



Pharmacien (3 hrs du matin).—Qu'est-ce qu'il y a ? Est-ce un cas d'extrême nécessité ?

Le visiteur qui ne se tient pas sur ses jambes.—J'te cré c'timportant. (hic). C'est pour consulter ton *Directory* pour savoir où je demeure.

Etranger, (rencontrant un monsieur sur un vélocipède).—Mon ami êtes-vous familier avec les chemins par ici.

Le vélocipédiste, (qui a la figure plus fine de cicatrices).—Oui, nous nous sommes rencontré très souvent.

TROP PARLER NUIT.



Sirlouenne.—Te rappelles-tu les \$5.00 que je t'ai empruntées ?

Surlagne.—Oui. Comment t'adonnes-tu à y penser ?

Sirlouenne.—Parce qu'il y a un gas qui me doit quelque chose ; ça m'a forcé de regarder dans mes livres ; et voilà ce que c'est.

Surlagne.—Mais dans ce cas-là, tu pourrais peut-être bien retrouver la page où tu m'avais emprunté dix autres piastres avant cela.

Sirlouenne, (à part).—Imbécile que je suis ; je ne lui parlerai plus jamais de rien.

FIGURE MALCOMMODE

Sainfoin.—Tu connais l'accident de Chrétien ?
Cernaut.—Qui ? Le mari de cette femme dont la face seule peut arrêter une montre ?

Sainfoin.—Lui-même. Il met toujours un revolver sous son oreiller la nuit. Hier soir, il s'est levé pour prendre un verre d'eau et quand il est revenu se coucher...

Cernaut.—La malheureuse, elle a tiré dessus ?
Sainfoin.—Non, pas cela. Il s'est adonné à lui mettre la main dans la figure et il s'est démis le poignet. Elle ne s'est seulement pas réveillée.

LES DOULEURS DE LA SÉPARATION

Le mari, (partant pour l'Europe.)—Adieu, ma bonne Emma. Sois toujours une bonne vraie petite femme jusqu'à mon retour.

Emma.—Tu sais bien que oui, si tu ne restes pas plus que deux mois.

SON FUSIL EST PARTI TROP VITE

Dans un salon ; on joue aux charades.
Mon tout, dit le régisseur de la partie, est le nom d'une pierre précieuse, dont la première lettre est M, et...

Smith, (emporté par son imagination ambitieuse.)—Émeraude.

UN DITHYRAMBE

Un cousin, (sortant du collège.)—Il me semble, cousine Blanche, que vous devez souffrir mille fois plus que les autres de la persécution des moustiques.

Cousine Blanche.—Je ne vois pas. Pourquoi cela ?

Le cousin.—Elles doivent tant vous trouver de leur goût !

MAISON BIEN DÉFENDUE

M. Souffretout, est entré tard, 3 heures du matin. Sa délicate santé exige qu'il se mette immédiatement au lit.

Cependant la meilleure moitié de la maison va son train débitant un petit sermon bien senti.

Tout à coup elle s'arrête :
—Wilfrid, entends-tu dans la cave ? Il y a des voleurs.

M. Souffretout, (se levant vivement.)—J'y cours.

Mme Souffretout.—Tu n'y penses pas, sans armes ?

M. Souffretout.—Tu crois cela ? Eh ! bien, je vais ouvrir toutes les portes d'ici en bas. Seulement, pendant ce temps-là, continue ton petit discours. Il n'y a pas un voleur qui y résistera.

COMPENSATION

Jacob jr.—Papa, l'un des hommes vient de tomber dans le chaudron de savon. On n'a retiré que les os.

Jacob senior.—Moi qui avais tant besoin d'hommes pour livrer cette commande demain ! Quel est celui qui est tombé ?

Jacob jr.—William Chonson.
Jacob senior.—Une chance ! C'est le plus gras.

QUESTION DE FINANCE

Joseph.—On ne te voit plus à la Bourse.

Jérôme.—Non ; j'y ai appris ce que je voulais savoir et comme j'ai payé le prix, nous sommes quittes.

Joseph.—Encore ? Qu'est-ce que c'est que tu y as appris ?

Jérôme.—Que je suis un âne.
Joseph.—Tu avais de l'argent à perdre ; moi, je te l'aurais dit pour rien du tout.

RECETTE POUR NE PAS SE MOUILLER

(Pour le SAMEDI)

Deux homards, se tenant un soir par la pincette, s'assirent sur un roc pour faire la causette.

—Le temps, dit l'un des deux, est beau pour la saison.
—Mais l'orage, dit l'autre, obscurcit l'horizon.

C'est pourtant vrai ! Vois donc ? Dans ce cas j'ai l'idée Qu'en restant sur ce roc nous recevons l'aube.

Alors comme un seul homme ils se jetèrent dans l'eau Pour ne pas attrapper le rhume de cerveau.

UN MOT DE TROP

La dame de la maison.—Monsieur Macbeth, vous ne partirez pas par cette pluie battante. Vous allez être obligé d'accepter notre petit pot au feu, sans cérémonie.

M. Macbeth.—Quoi ! Il fait si mauvais que ça !

L'INCONVENIENT D'ÊTRE PRESSÉ

Baptiste.—Dis donc, Gabriel ?
Gabriel.—Je suis trop pressé, je n'ai pas le temps de m'arrêter.

Baptiste.—Ce n'est pas nécessaire. Dis-moi seulement ce que tu as donné à ta vache quand elle a été malade.

Gabriel.—Une pinte de térébentine.
Le lendemain :

Baptiste.—Dis donc, tu m'as donné un mauvais conseil pour ma vache.

Gabriel.—Comment donc ?
Baptiste.—Ça l'a fait mourir.

Gabriel.—La mienne aussi est morte. Si tu me l'avais demandé !

LA BOURSE OU LA FILLE



Enfant terrible qui a décidé de prélever trente sous :
Chat. Ne grouillez pas d'un pouce, ou bien je dirige la lumière de ma lanterne sur vous, et papa est là qui arrive sur le trottoir. Trente sous s'il vous plaît, pour la Propagation de la Foi.

METTEZ-VOUS A SA PLACE



Jeune citoyen de 5 ans.—Je l'aime ; mais elle est trop petite pour me dire si elle va m'attendre. (Éclatant en sanglots) Si elle venait à en épouser un autre !

AU THEATRE-ROYAL

(DANS UN ENTRACTE)



Le mari.—Excuse donc, ma chère ; j'ai quelqu'un à aller voir.
La femme.—Je savais qu'il y aurait foule ce soir, je t'ai emporté le brandy dans la bouteille du bébé pour te dispenser d'aller voir ton homme.

CHRONIQUE

Le passage du Czar à Berlin a été l'occasion de fêtes brillantes ; mais s'est-il amusé au milieu des mille précautions qu'il est obligé de prendre pour protéger sa vie ? Le train dans lequel il voyage est une véritable forteresse. Les parois extérieurs des chars sont en fer, les parois intérieurs en acier. Il y a entre les deux un espace de 8 pouces rempli en liège. La même protection existe pour la communication d'un char à l'autre. Le czar change constamment de char, afin qu'on ne sache jamais dans lequel il se trouve.

* *

Il y a eu ce fait singulier, aux fêtes de Berlin, que trois impératrices du même royaume, étaient présentes. Des trois, la mère de l'empereur, la fille de la reine Victoria, l'impératrice Frédéric joue le rôle le plus effacé, parce qu'elle est impopulaire en Allemagne. Cependant, cette impopularité tient à peu de chose : à un simple caprice de femme. Il y a deux ans, la Reine était allée la voir chez elle. Il existe dans le palais royal de Berlin une chambre consacrée à la mémoire de Louise de Prusse, qui, en Allemagne, a laissé la réputation d'une sainte. Cette chambre est sacrée ; les Allemands n'en franchissent pas le seuil sans s'agenouiller. On n'en a jamais changé l'ameublement ; et pas un mortel n'y a couché depuis la mort de la reine Louise.

Hélas ! Fatalité ; la reine Victoria ne passait qu'une nuit à Berlin. Le château étant rempli de monde, on fit coucher la reine d'Angleterre dans la chambre de Louise de Prusse. Le lendemain, d'un bout à l'autre de l'empire allemand, les populations bondissaient de rage à la nouvelle de cette profanation, qui n'est pas encore oubliée.

Cela ne veut pas dire que l'impératrice soit à plaindre. Elle tient du parlement anglais une pension de \$300,000 par année. Son mari lui a laissé une pension additionnelle de \$200,000 par année. Elle vient d'hériter de l'excentrique duchesse de Galliera d'un revenu de \$60,000 ; et comme elle a les mêmes idées que la Reine sur l'économie, elle n'a jamais rien dépensé de cet immense revenu, qui s'est capitalisé, au point qu'elle retire aujourd'hui \$700,000 par année.

* *

Les découvertes merveilleuses vont leur train. Après l'élixir du Dr Brown Sequart, vient celle du Dr Luys, de Paris, membre de l'Académie de Médecine. Il guérit à peu près toutes les maladies avec le même remède : l'application d'un miroir. Tout le monde a dû s'amuser en faisant tomber les rayons du soleil sur un miroir et promener ensuite cette réflexion de lumière dans un appartement. La moindre déviation du miroir donne au rayon de soleil une vitesse vertigineuse qui fatigue la vue et énerve. Le Dr Luys soigne avec le rayon de soleil en agitant vivement le miroir. La lumière passe devant l'œil tellement vite qu'elle semble un point fixe, mais ce point est d'une intensité proportionnée à sa vitesse. Il guérit immédiatement les cas d'épilepsie, de paralysie, d'hystérie et toutes les maladies nerveuses ; car l'effet subit du rayonnement qui frappe dans l'œil équivaut à un coup de foudre, tant la fascination est puissante. Le patient perd connaissance et lorsqu'il se réveille il est guéri.

* *

Mais comme les Etats-Unis ne veulent pas se laisser devancer dans le genre merveilleux, voici qu'un Dr A. W. S. Rotherwel de Brooklyn, a trouvé le moyen infallible de découvrir sans creusement du sol, les gisements de minerai ainsi que les sources d'huile. Il a formé un syndicat de capitalistes philadelpiens. L'inventeur du procédé qui s'appelle Psychométrie est le professeur Denton de Boston ; mais le Dr Rotherwel l'a perfectionné. C'est une espèce de divination, que, du reste, il refuse d'expliquer.

* *

Notre ami X... réunit à peu près toutes les qualités. Il est célibataire, militaire et digne. Quelques amis se rencontrent l'autre jour dans son cabinet d'étude : un véritable musée. L'un d'eux décroche de la panoplie une superbe épée et commence à plaisanter X... sur l'usage féroce qu'il doit en faire, quand notre ami reprend solennellement :

—Vous n'avez pas passé par là vous autres. Moi, je me souviendrai toujours du samedi où j'ai tiré cette épée pour la première fois.

Chacun flaire une aventure, une confidence, et nous l'interrompons :

—Ah ! bah ! Pas un de nous n'a jamais soupçonné que cette épée eut pu devenir dans tes mains un instrument de remords.

—Pour être tout à fait exact, reprit-il, je n'ai pas dit : remords. Vous ne m'avez pas laissé finir. Je voulais, de fait, ajouter que la première fois que j'ai tiré cette arme, c'était à la raffe.

* *

On a plus d'une fois plaisanté sur la vanité des hommes qui ne peuvent passer devant un miroir sans se regarder. Puis, instinctivement, ils ramènent une boucle de cheveux, un coin du faux col ; ils se gonflent l'estomac et prennent des attitudes de conquérant. Cette faiblesse du sexe fort est restée longtemps un mystère. Mais enfin l'un des nôtres en a trouvé le secret. C'est que, voyez-vous, mesdames, les hommes n'ont que ce moyen de constater s'ils ont assez pris de petits verres dans le cours de la journée. Quand le teint se maintient au naturel, que la cravate reste à sa place et que les cheveux sont encore dociles, tout est bien. La nature a tant de ressources ! Quand elle voit l'homme en danger, elle lui fournit l'instinct du miroir.

* *

Les événements des derniers temps ne sont pas fort nombreux. L'affaire Morrisson ayant cessé d'alimenter la chronique, il ne me reste qu'à prêter l'oreille aux commentaires de la foule sur l'issue du procès. Deux bons bourgeois, causant, l'autre jour, dans les petits chars, m'ont appris la raison de la sentence portée contre Morrisson. Il suffit, du reste, de la mentionner pour que mes lecteurs la comprennent comme moi.

—Je pensais bien, disait l'un, qu'ils auraient condamné Morrisson pour la vie.

—Tu connais son tempérament bouillant, reprend l'autre ; ç'aurait été le tuer, parcequ'il serait mort avant.

—Ah ! par exemple, ça, j'admets que c'est une raison pour le juge.

* *

La fréquentation des tramways est une source abondante de surprises. L'autre jour, une querelle s'engage sur la rue Ste. Catherine entre une jeune fille ou jeune femme et le conducteur.—J'ai payé.

—Je vous dis que non.—Je dis qu'oui.—Je dis que non. Je ne me laisse pas prendre à vos airs d'innocence.

—De l'innocence ! reprend la dame ; j'en ai, en effet. Je puis vous en montrer quatre fois plus que vous en savez, de l'innocence.

* *

L'autre jour, il entre une espèce de tramp, dont les manches ne vont qu'au coude et les pantalons qu'au genou.

—Dis donc, l'ami, dit un farceur, où as-tu pris ces pantalons ?

Le tramp, qui n'est pas bête, lui répond du même ton :

—Dans le pays où ils poussent.

—Dans ce cas, reprend le farceur, tu les as cueillies six mois trop vite.

TOUCHE A TOUT.

Sur la rue St. Joseph :

Une nouvelle pratique.—Avez-vous des pardessus ?

M. Reischoffein.—Certainement : les plus beaux de la Puissance.

La pratique.—Je vais vous dire : il m'en faut un pour \$4.

M. Reischoffein.—Bien. Vous savez...

La pratique.—Ce n'est pas ça ; en avez-vous un pour \$4.

M. Reischoffein.—Bien...

La pratique.—Pas de blague ! dites oui ou non.

M. Reischoffein.—Je vais vous dire oui d'une autre manière. J'en ai de \$5. Si je puis vous en vendre un de \$8, je baisserai mon prix de l'autre à \$4. Tenez ! Entrez, nous allons diviser la différence et celui-ci est à vous pour \$7.

Devant le Recorder :

Le témoin, (qui a le nez tordu, la bouche de travers le regard faux et qui jure encore plus croche que sa figure) veut trop prouver.—C'est comme je vous le dis, Votre Honneur, sept heures et cinq minutes sonnaient, quand l'accusé est entré.

Le Recorder.—Je n'ai jamais encore entendu une horloge sonner sept heures et cinq minutes.

Le témoin, (sans se déconcerter.)—J'ai dit 7 heures et 5 minutes pour être minutieux, parce que je savais que l'horloge avait 5 minutes en arrière.

—As-tu remarqué comme l'organiste a enlevé, ce matin, au mariage d'Ernest, la marche de Mendelsson ? Cristi ! Quelle âme, quelle vivacité, quel feu !

—Tu ne sais donc pas que le Parlement lui a voté son divorce hier soir ?

Patient.—Dieu, docteur, que ce remède-là est fort !

Le médecin.—C'est un remède héroïque ; quelquefois il guérit, quelquefois il tue.

Le patient.—Combien ça prend-il de temps pour le savoir ?

Le médecin.—Juste une heure. Bien, maintenant, restez calme... Allons, ce n'est pas si long, une heure ! Prenez sur vous !

Monsieur Latulipe est le plus grand gouailleux du monde. Pendant dix minutes l'exaspère madame Lamalice qui cherchait vainement la riposte méchante. Enfin, il prête le flanc :

—Madame, si je dis cela, ce n'est pas pour faire de réflexions.

—Je vous crois, les corps lumineux seuls peuvent faire des réflexions.

—Si ce n'était que d'une chose, j'épouserai cette jeune fille.

—Qu'est-ce qu'elle a donc ?

—Qu'elle ne veut pas de moi.

Elle.—J'aime mieux l'été que l'automne.

Lui (habitué à veiller tard).—Pourquoi donc, mademoiselle ?

Elle.—Parce que les soirées sont plus courtes.

ORIGINE DE CERTAINES LOCUTIONS

TUER LE VER

Le matin, avant de se mettre à l'ouvrage, les ouvriers ont l'habitude de faire une visite aux débits de boissons, et d'y prendre soit un petit verre d'eau-de-vie soit un verre de vin blanc.

Dans quelques endroits, en province, cette inauguration bachique de la journée s'appelle *prendre la goutte* ; à Paris on dit *tuer le ver*.

La première expression s'explique facilement ; mais d'où peut bien venir l'autre ?

M. Maxime Du Camp (*Études sur Paris* reprises en 1874 dans la *Revue de France*) a cru voir l'origine de *tuer le ver* dans le fait suivant, que raconte le *Journal d'un bourgeois de Paris sous le règne de François Ier* (p. 81) :

Au dict an 1519, en juillet, mourut subitement madamoyselle femme de Monsieur la Vernade, l'un des maîtres des requestes du roy..., dont elle fut ouyerte, et luy fut trouvé un ver en vie sur le cœur, qui luy avoit percé le cœur ; et lors fut mis sur le cœur du metridal pour le faire mourir, mais il n'en mourut point. Pays y fut mis du pain trempé en vin, dont incontinent le dict ver mourut. Parquoy il ensuyt qu'il est expédient de prendre du pain et du vin au matin, au moins en temps dangereux, de peur de prandre le ver.

Mais je pense que la locution dont il s'agit remonte à une époque antérieure. En effet, dans Legendre d'Aussy (vol II, p. 64), on trouve ces lignes, qui signalent une recette usuelle dont le peuple se servait pour détruire les vers intestinaux :

Les François font cependant, et surtout au mois de mai, servir du beurre frais à la table. Pour le peuple, il en mange le matin avec de l'ail, afin de dessiper ce qu'il appelle le mauvais air et *tuer les vers qu'il peut avoir dans les entrailles*.

Or, entendu que l'auteur de la *Vie privée des Français* traduit ici La Bruyère-Champier qui fut attaché comme médecin au service de François Ier, sous le règne duquel mourut "madamoyselle femme de monsieur la Vernade", il me semble fort à présumer que ce n'est pas l'accident relaté par le *Journal d'un bourgeois de Paris* qui a donné naissance à l'expression *tuer le ver*, et que cette expression provient plutôt du préjugé médical révélé par ma dernière citation.

RIRE COMME UN BOSSU

Il a été donné trois explications de ce proverbe, fondées, l'une sur le caractère du bossu, l'autre sur son genre d'esprit et la dernière sur le volume de sa voix.

1o. On a observé, dit Quitard, que les bossus montrent en général de la gaieté et qu'ils sont habitués à rire et à faire rire, même à leurs dépens : ce serait là l'origine du proverbe.

2o. D'après M. Ch. Rozan, il viendrait de l'esprit satirique des bossus. "Sans cesse en butte aux attaques du ridicule, ils ramassent l'arme qu'on leur lance et la renvoient aiguisée par une malice vengeresse. C'est dans ce triste exercice que leur œil se forme à saisir du premier coup le côté vulnérable de leur adversaire et à décocher d'une main prompte et sûre un trait qui frappe juste et fort. C'est ainsi, en particulier, que les bossus du bas peuple, ceux que rien ne protège et que rien ne contraint, contractent cet air d'ignoble malice, ce cynique sourire, ce regard disgracieux et jaloux, cet esprit caustique enfin, que le proverbe signale, sans ajouter ni faire entendre qu'il n'est que l'arme d'une légitime défense opposée à une agression basse et méchante."

3o. Le Dictionnaire de Littré explique autrement *rire comme un bossu* ; pour le célèbre académicien, cette expression serait une allusion à la voix stridente et chevrotante des bossus, qui éclatent surtout dans les rires.

Recherchons maintenant celle d'entre ces explications qui semble la mieux fondée.

Est-ce la troisième ?— Cette opinion repose sur un fait que je n'ai jamais remarqué et que je ne m'explique point ; car quel rapport peut-il y avoir entre la déviation du sternum ou de l'épine dorsale et le volume de la voix ?

Du reste, l'expression dont il s'agit est relativement moderne (elle n'est pas dans les *Curiositez* d'Ant. Oudin, publiées en 1640).

Or, il n'en serait certainement pas ainsi dans le cas où, réellement, elle aurait eu pour point de départ une remarque relative à la voix des bossus ; cette remarque eût été faite dès l'origine de la langue, et l'expression n'aurait pas attendu le dix-huitième siècle, au moins, pour apparaître.

Est-ce la seconde ?— Celle-ci implique, comme le reconnaît M. Ch. Rozan lui-même, un autre sens pour le proverbe : *rire comme un bossu* ne devrait pas s'entendre dans le sens de rire à gorge déployée, à se désopiler la rate, il signifie plutôt "s'amuser malicieusement". Mais une telle explication ne me semble pas admissible : une explication doit s'adapter au sens de l'expression dont il faut rendre compte, et non à celui qu'on pourrait lui donner.

Est-ce la première ?— Je crois que c'est elle qui est la bonne. En effet, l'expression ayant le sens de rire de bon cœur, bien franchement, il est naturel qu'elle ait été suggérée par des hommes ayant un caractère plus gai que celui de la plupart des autres.

MANGER SON BLE EN HERBE

Cette expression figurée, qui signifie dépenser d'avance son revenu, s'explique ainsi que je vais vous le dire.

Celui qui mange (dépense) son revenu avant de l'avoir touché agit comme le cultivateur qui, au lieu d'attendre sagement l'époque de la maturité de son blé, le mangera en herbe, c'est-à-dire pendant qu'il serait encore vert.

Or, attendu que, dans une foule de cas, on a résumé une comparaison analogue en une phrase formée des termes du second membre (cela est difficile comme la mer est difficile à boire : *c'est la mer à boire* : il marche lentement comme s'il portait des bouteilles : *il porte des bouteilles*, etc. il s'ensuit qu'on a pu dire dans celui-ci : "Il mange son blé en herbe," pour indiquer le sens : il dépense ses rentes avant leur échéance.

JOINDRE LES DEUX BOUTS

La locution entière est *joindre les deux bouts de l'année*, comme le montre l'exemple suivant, quoiqu'il renferme *trouver* au lieu de *joindre* :

Le maréchal de Choiseul savait *trouver les deux bouts de l'année* sans dettes.

(SAINT-SIMON, 289, 195.)

C'est une expression figurée que je crois venue de l'expression propre *joindre les deux rives d'un fleuve* : celle-ci indique une jonction faite par un pont, l'autre une jonction au moyen de l'argent. Par ellipse, on dit de celui qui a beaucoup d'argent pour aller du commencement de l'année à la fin (d'un bout à l'autre) qu'avec cela *il joint facilement les deux bouts* ; de celui qui en a exactement ce qu'il lui en faut qu'avec cela *il joint juste les deux bouts* ; de celui qui n'en a pas tout à fait assez qu'avec cela *il joint à peine les deux bouts* ; et enfin, de celui qui en manque complètement qu'avec cela *il ne peut pas joindre les deux bouts*.

Dans mainte et mainte circonstance, j'ai entendu dire *mettre les deux bouts ensemble*, au lieu de *joindre les deux bouts*. Je crois que c'est une manière de s'exprimer qui n'est rien moins que bonne, car l'expression propre qui lui a servi de point de départ, *joindre les deux rives d'un fleuve, d'une rivière*, etc., ne signifie nullement que l'on a mis les deux rives ensemble, c'est-à-dire l'une à côté de l'autre, mais seulement qu'on les a reliées par une voie de communication.

GLISSEZ, MORTELS, N'APPUYEZ PAS

Cette phrase, employée au figuré pour donner un conseil aux imprudents qui abusent du plaisir, de leur jeunesse, de leurs qualités, etc., ne

vient pas du refrain que vous indiquez ; elle a pour origine le charmant quatrain suivant, écrit par le poète Roy (1682-1764) pour une gravure de l'Hiver, où Larmessin a représenté une scène de patineurs :

Sur un mince cristal l'hiver conduit leurs pas,
Le précipice est sous la glace.

Tel est de vos plaisirs la légère surface :
Glissez, mortels, n'appuyez pas.

Nicolas de Larmessin, auteur de la gravure au bas de laquelle figurent les vers que vous venez de lire, étant mort en 1755, le proverbe en question ne peut évidemment remonter moins haut que cette même date.

BRILLER PAR SON ABSENCE

Un parent du ministre de Colbert, qui était intendait des galères de Marseille, avait rassemblé les portraits de cent deux personnages célèbres du dix-septième siècle ; il désira les faire graver, et pria Charles Perrault, l'auteur des *Contes*, de rédiger les notices qui devaient accompagner chacun de ces portraits.

Celui-ci accepta volontiers la tâche et commença en 1696 à faire paraître, à Paris, les *Eloges des hommes illustres du dix-septième siècle* (2 vol. in-fol.).

Cet ouvrage, où l'auteur avait réduit tous les articles à la mesure uniforme d'une feuille et s'était borné à l'exposition la plus simple des faits, se recommandait par une grande impartialité ainsi que par les recherches les plus exactes.

Dépendant les jésuites virent d'un mauvais œil qu'Arnauld et Pascal eussent été placés dans cette galerie, et ils obtinrent du censeur royal qu'il exigeât la suppression des deux noms qui les importunaient.

Cette suppression eut lieu dans la plupart des exemplaires de la première édition ; les noms de Thomassin et de Du Cange furent substitués à ceux de Pascal et d'Arnauld. Mais, depuis longtemps, le public se montrait favorable à la cause de Port-Royal, et à l'occasion de la nouvelle persécution qu'elle subissait en quelque sorte dans la personne de Pascal et d'Arnauld, il fit application à ces derniers de la fameuse phrase de Tacite relatant les funérailles de Junie (*Annal.*, livr. III, ch. 37) :

Præfulgebant Cassius atque Brutus, eo ipso quod effigies eorum non visebantur.

(Cassius et Brutus y brillaient d'autant mieux que leurs images étaient absentes.)

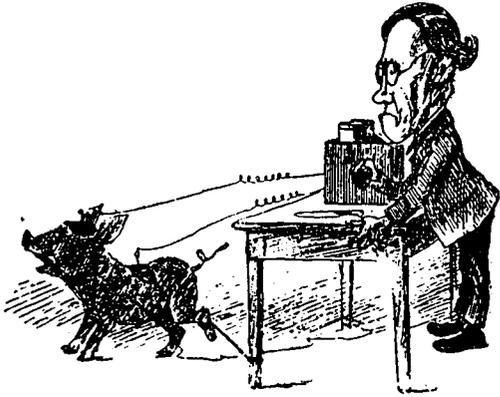
C'est d'après cette phrase qu'on a pu dire, d'abord sérieusement, qu'une personne assez considérable ou une chose assez importante pour que son absence pût être facilement remarquée brillait par là même ; ensuite, on a signalé ainsi par plaisanterie toute personne, toute chose absente.

POULET A LA MARENGO

La volaille ainsi désignée est un poulet accommodé à l'huile, et son nom lui est venu des circonstances que je vais vous raconter.

C'était le soir, à Marengo, le 14 juin 1800. Bonaparte, qui avait livré batailles aux Autrichiens à trois heures après-midi et avait fini par les vaincre, se sentait pressé de la faim. Il demanda un poulet. Le poulet se trouva, et presque irréprochable. Mais il fallait du beurre pour l'accommoder, et, malgré toutes les recherches, on n'avait pu parvenir à s'en procurer. En revanche, l'huile ne manquait pas ; le cuisinier consulaire en remplit le fond de sa casserole, plaça son poulet sur cette couche onctueuse, le releva d'une pointe d'ail écrasé, le saupoudra d'une pincée de mignonnette, l'arrosa d'un verre de vin blanc, le meilleur du pays, l'entoura de croûtes qui se trouvaient là, de champignons et de morilles en guise de truffes, et servit chaud.

L'improvisation culinaire fut appréciée, et cette nouvelle manière d'accommoder un poulet reçut le nom de l'éclatante victoire du jour : ce fut le *poulet à la Marengo*. Le nom pourrait bien aussi avoir été arbitrairement donné à ce mets par un cuisinier qui avait besoin d'une désignation nouvelle et se souvenait de cette victoire.

L'INCONVÉNIENT DE PARTIR SANS SAVOIR QU'ON EST CHARGÉ Comment le fromage perd sa réputation

I

Le vieux professeur Saitout, fait des expériences électriques et tue un cochon de lait avec sa batterie.



II

Il invite son vieil ami à dîner. Comme tous deux en ont mangé, de ce cochon, il se produit un dégagement alarmant, lorsqu'ils se donnent la main en se séparant.



Etranger arrivant à Montréal—J'ai beau me guider sur l'odeur, je ne puis pas trouver la fabrique de fromage raffiné. Veuillez donc me dire où c'est.

L'homme de police.—Monsieur fait erreur, ce sont les bouches d'égoût qui sentent ainsi.

LE RETOUR D'UNE VIEILLE PEUR



Patrick, (candidat à la main de madame Caffrey.)—Qu'est-ce que le jeune citoyen a donc ? Je ne suis pas un ogre.

Madame Caffrey.—C'est votre moustache. Depuis qu'il est tombé dans les convulsions, en voyant une chenille, il ne peut pas revenir de cela.

TOUJOURS MALCHANCEUX !



Le mécanicien, (qui a failli tout briser pour arrêter le train.)—Diable ! Pourquoi ne vous ôtez-vous pas du chemin ?

Le tramp, (qui n'avait pu franchir la clôture autrement.)—Pourquoi ne continuez-vous pas ? Je voulais que la locomotive me fit sauter dans le verger à côté.

PAS DE SUPERFLU



La mère.—Tu n'as fait très bien, cet âne ; mais tu as oublié la queue !

Johnny.—Celui-là n'a pas besoin de queue, maman ; il n'y a plus de mouches.

SURTOUT QUE LA FIGURE SOIT HONNÊTE



I

AU PONT DE PÉAGE

Voilà mon deux sous ; C'est tout n'est-ce pas ?

Le gardien.—C'est tout la mère.



II

DE L'AUTRE CÔTÉ DU PONT

Le gardien.—Je veux être pendu, s'il n'y avait pas une fournée de marmaille dans ce paquet de guénilles.

QUAND ON AIME LE ROASTBEEF FROID

RIEN N'EST IMPOSSIBLE A L'HOMME DE GENIE



Jeune mariée, (chez son boucher.)—Gardez-vous votre roastbeef sur la glace ?

Le boucher.—Oui madame.

Jeune mariée.—Dans ce cas, envoyez-en à la maison avant l'heure de se mettre à table. Mon mari m'a dit de lui donner du roastbeef froid pour le lunch d'aujourd'hui.



M. Roultaboul entrant chez un marchand de peinture.—Le boss m'envoie cri une vitre de 10 sur 14 pouces.

Commis farceur.—Nous n'en avons pas ; mais je puis vous en donner une de 14 sur 10, si vous pensez que ça peut faire.

Roultaboul (à qui il passe un éclair de génie dans l'œil).—Mais, j'y pense, ça va faire. Je la revirerai sur l'autre sens et le boss ne s'en apercevra pas. Je ne suis pas pour courir une demi-heure pour avoir l'autre.

L'ART D'ÊTRE BELLE

LE VISAGES ET SES DIFFÉRENTES PARTIES

Le visage est considéré, à tort ou à raison, comme le siège de la beauté ; probablement parce qu'il indique, en même temps qu'il est agréable à regarder, les différents sentiments de l'âme.

Les mouvements si variés de la physionomie sont comme les caractères d'un livre pour ceux qui savent les comprendre et c'est pourquoi peu de personnes sont d'accord sur la véritable beauté du visage.

Les unes se contentent de la beauté plastique, de la régularité des traits et de l'harmonie parfaite des divers parties de la face ; tandis que d'autres, beaucoup plus exigeantes, veulent y trouver une expression qui annonce la bonté, la douceur, l'élevation des idées et surtout l'intelligence.

La forme de la face est déterminée par celles des mâchoires. Ce sont presque les seuls os qu'on y rencontre. Donc le visage étant presque entièrement composé de parties molles ou cartilagineuses, il est difficile de se rendre compte de l'extrême contractibilité de ces parties et des muscles qui obéissent aveuglément aux divers sentiments du cœur ou de l'imagination.

Voici la peinture qu'en a laissée Ovide d'après la traduction de Buffon : Lorsque l'âme est tranquille, toutes les parties du visage sont dans un temps de repos ; leur proportion, leur union, leur ensemble marquent encore assez la douce harmonie des pensées et répondent au silence de l'intérieur ; mais lorsque l'âme est agitée, la face humaine devient un tableau vivant où les passions sont rendues avec autant de délicatesse que d'énergie, où chaque mouvement de l'âme est imprimé par un trait, chaque action par un caractère dont l'impression vive et prompt dénonce la volonté, nous décèle et rend au dehors, par des signes pathétiques, les images de nos secrètes agitations.

Nous avons indiqué dans l'article intitulé : La Beauté, quelles sont les qualités indispensables pour constituer ce qu'on nomme une jolie figure ; nous n'en parlerons donc que pour essayer de les conserver par des soins journaliers ou d'y suppléer par l'emploi des cosmétiques.

Tout ce que nous indiquerons peut être employé en toute confiance. Nous garantissons le succès absolu si l'on s'en rapporte, dans l'emploi des différentes eaux de toilettes, fards et cosmétiques strictement à nos indications.

Souvent hélas, les soins de chaque jour sont impuissants à réparer les désastres causés par la souffrance, la maladie, le chagrin et l'âge. Cependant, la femme reste femme et il ne faut pas la blâmer si elle demande parfois à l'art ce que la nature lui a refusé ou lui a retiré trop tôt.

Parmi les avantages qui composent un beau visage le teint doit avoir la priorité. Un teint blanc, pur, transparent, animé par de légères couleurs, fait souvent pardonner l'irrégularité ou la difformité des traits.

Outre les soins à prendre comme toilette il faut constamment veiller sur soi-même lorsqu'on tient à conserver ou à acquérir un beau teint. L'estomac a en première ligne une influence énorme sur la transparence du teint. Cette nuance jaunâtre, plombée qu'on remarque sur le visage de certaines personnes est trop souvent l'indice d'une maladie d'estomac, comme les taches foncées appelées taches hépatiques sont malheureusement le signe d'une maladie du foie.

Les physionomistes prétendent que cette nuance sombre du teint annonce un caractère sombre, chagrin et pensif. C'est un cercle vicieux car il est certain qu'une personne malade n'est jamais gaie et que, si la mauvaise qualité du teint provient d'un état maladif, le caractère du sujet doit s'en ressentir.

De même on prétend que les gens qui changent facilement de couleur, qui deviennent brusquement d'un rouge violet, sont enclins aux emportements violents, et que les gens au teint pâle et blafard sont mous, sans aucune énergie d'action ni de vigueur de sentiment.

Je crois que cela vient plutôt de ce que les premiers mangent et boivent trop, et qu'ils ont par conséquent la digestion difficile, après chaque repas, ce qui les rend cramoisis et de ce que les seconds sont anémiques. Or lorsqu'on tient à rester belle il faut absolument rester bien portante, avoir des habitudes parfaitement réglées, prendre un exercice approprié à ses forces et soigner particulièrement son alimentation.

Les femmes à constitution sanguine feront bien de s'abstenir de vin pur, de liqueurs fortes, de viandes noires, en un mot des choses excitantes et trop nutritives. Les femmes pâles prendront, au contraire, une certaine quantité d'excellent vin pur à chaque repas, de l'eau de vie de bonne qualité, du fer, du quinquina et autres toniques.

Les femmes qui se trouveront dans de bonnes conditions de santé et dont le tempérament ni blanc ni sanguin s'accomode de tous les régimes, n'auront que ces quelques règles d'hygiène à observer : De prendre de chaque chose en petite quantité, d'éviter les grands dîners à plusieurs services et de ne manger que juste ce qu'il faut pour satisfaire leur faim.

Il est bien inutile d'emplir son estomac plus qu'il en est besoin ; on rend la digestion laborieuse, pénible et il est sage de se lever de table avec un restant d'appétit. De plus les heures des repas doivent être arrangées de façon à ce que le repas précédent soit tout à fait digéré avant de se mettre à table !

Que de gens sont leurs propres bourreaux et se gratifient de maladies d'estomac, goutte, rhumatismes qui viennent uniquement de leur intempérance !

Mais c'est au point de vue de la beauté que ces lois d'hygiène sont utiles et avant d'avoir recours aux fards et aux eaux de toilette il faut demander aux médicaments la santé sans laquelle la beauté n'existe pas.

Tous les teints ne sont pas blancs et rosés, la coloration de la peau, qui n'est autre que le teint, est soumise à des influences de race et de climat qui font que les uns ont la peau blanche et les autres basané.

Les teints mats un peu sombres des Orientaux sont tout aussi beaux que les teints blancs des Européens et pourvu qu'ils aient la transparence particulière et l'égalité de nuance qui est leur principale beauté, ils sont aussi beaux dans leur genre que nos teints blancs et rosés.

L'influence du soleil et surtout de l'air de la mer et des montagnes est des plus pernicieuses pour le teint, la peau devient plus dure, l'épiderme moins sensible, les taches de rousseur, qui ne sont autre chose qu'une agglomération de matière

pigmentaire, s'accumulent, autour des yeux, sur le front et sur les mains.

Peu de personnes échappent à cet ennui et il ne faut pas qu'elles s'en plaignent, car le teint bruni ou les taches de rousseur sont la preuve de la bonne influence du grand air et du soleil sur la constitution. Celles dont le teint ne change pas au grand air sont dans de mauvaises conditions de santé.

Cependant, il faut faire son possible pour conserver son teint. Il n'est pas agréable de rentrer en ville après un séjour aux bains de mer et dans les montagnes avec une figure basanée et la peau rude.

Il ne faut pas s'en affliger outre mesure, car il suffit d'un mois de séjour dans une grande ville pour que le teint redevienne ce qu'il était auparavant.

Un des meilleurs préservatifs contre le hâle du grand air consiste à ne jamais sortir le visage découvert. Un voile de gaze pour le visage et des gants de peau de Suède sont excellents pour se préserver contre ces petits accidents ; mais le voile de gaze a le tort d'être très chaud, et la plupart des femmes le remplacent par une légère couche de cold cream ou de glycérine purifiée sur laquelle elles appliquent une couche de poudre de riz.

On se débarrasse de cette enveloppe en se lavant le visage et les mains en entrant.

Pour les peaux grasses le cold cream et la glycérine sont inutiles, la bonne poudre de riz préparée d'après les formules recommandées suffit parfaitement.

Ainsi que nous l'avons dit, la nature de l'alimentation et la régularité des heures de repas sont nécessaires à la beauté du teint, les fonctions régulières des intestins ne le sont pas moins.

La constipation est la maladie ordinaire des femmes ; il faut donc l'éviter par le secours des eaux laxatives prises de temps à autre, quelques tisanes purgatives, ou suivre un régime très doux. Les lavements journaliers sont mauvais pour la santé.

Les femmes ont la peau si douce et le teint tellement délicat qu'elles ne sauraient jamais prendre assez de précautions pour conserver ces fragiles avantages. Les fortes émotions, la grande joie, la colère, les contrariétés constantes sont autant d'ennemis à combattre.

Il faut s'habituer de bonne heure à rester calme et résister aux mouvements tumultueux de l'âme.

Le froid, de même que le soleil, est également l'ennemi d'un beau teint ; il faut donc absolument l'éviter et ne sortir, quand il gèle, que le visage bien enveloppé d'un voile.

Enfin ! qui croirait que les vêtements mêmes peuvent avoir pour le teint une influence funeste ? Cependant cela est : Un corset trop serré, des manches trop étroites, des étoffes trop lourdes dans lesquelles on remue difficilement et des bottines trop justes, amènent le sang au visage qui altère les capillaires sanguins, ce qui fait que cette rougeur momentanée peut devenir permanente.

Toutes les femmes ont plus ou moins besoin de soigner leur teint et toutes s'imaginent le soigner ! mais de quelle façon ! tout est là.

Elles ne s'inquiètent guère si elles ont la peau grasse ou sèche, elles achètent indifféremment d'après les réclames des parfumeurs ce qu'elles voient annoncé ! fort heureusement la plupart des eaux merveilleuses qui effacent les rides et donnent une jeunesse éternelle, sont composées d'eau pure, d'un peu de glycérine et de quelque autre substance colorante aussi peu dangereuse.

Ne vaut-il pas mieux faire composer par son pharmacien une eau de toilette, dans laquelle on sait ce qui entre et ce qui vous convient, que d'acheter des flacons de lait de beauté dans la composition duquel il entre un peu d'amidon délayé ?

L'alcool et le borate de soude ou borax sont les meilleures choses qu'on puisse employer pour raffermir et resserrer les tissus dermeux.

Les personnes qui ne peuvent supporter le savon ou qui croient ne pas pouvoir le supporter feront bien de se laver le visage avec de l'eau dans laquelle elles ajoutent quelques gouttes de bon alcool de vin.

Mais remarquez bien, de l'alcool de vin, si vous pouvez en trouver dans les pharmacies.

Les eaux de toilette qu'on doit préférer sont celles qui sont à base d'alcool.

On emploie pour leur fabrication de l'alcool à 70 degrés. On ajoute pour les parfumer une huile essentielle qui blanchit l'eau et lui donne une couleur laiteuse très agréable.

La bonne eau de cologne véritable ou fabriquée par quelqu'un en qui on a une entière confiance est une des meilleures eau de toilette. Les peaux délicates et fines qui ne peuvent rien supporter se trouveront bien de frictions journalières à l'aide d'un linge fin trempé dans de l'eau de cologne, coupée d'eau.

Outre les soins qu'il est indispensable de donner à la peau et qui sont indiqués dans un autre chapitre, je recommanderai à toutes les personnes qui n'ont pas la peau par trop délicate, les frictions de bonne eau-de-vie pure ou d'alcool de vin à 70 degrés. Toutes ne peuvent pas le supporter, mais on peut y arriver graduellement en commençant par couper l'eau-de-vie d'eau pure et en augmentant petit à petit la quantité d'alcool.

J'ai dans ma famille des femmes âgées de quatre-vingts ans et plus qui doivent aux frictions d'alcool à 70 degrés d'avoir encore dans un âge aussi avancé un teint frais, relativement transparent et presque lisse.

Le moyen est bien simple, cela vaut mieux que d'employer des corps gras tels que pommade de concombre, axonge et jusqu'à des tranches de viande fraîche, comme faisaient certaines coquettes de ma connaissance qui s'appliquaient cela sur les joues avant de se coucher. Rappelons en passant que les lotions doivent toujours être faites à l'eau tiède. L'eau très froide, de même que l'eau très chaude, est nuisible à la beauté du teint ; mieux vaudrait encore cependant l'eau très chaude que l'eau très froide qui à la longue donne la maladie de la couperose.

Contrairement à ce que pensent beaucoup de personnes les lotions chaudes ne développent pas les points noirs du nez.

L'eau de pluie a la réputation d'être la meilleure pour le teint et bien des femmes la recueillent précieusement. Elle est certainement plus douce que l'eau ordinaire.

On dit que les Russes et les Polonaises, au teint laiteux, se lavent le visage avec de la neige et que les coquettes de ces mêmes pays emploient pour conserver leur figure de l'urine d'enfant à la mamelle. Pour que ce moyen soit efficace il faut que l'individu de qui on tient la précieuse liqueur n'ait pas encore mangé de viande.

Je crois qu'une goutte d'ammoniaque dans l'eau fait absolument le même effet. Du reste il faudrait un volume pour raconter les différentes pratiques auxquelles les femmes de tous les pays se livrent, car elles ont toutes la même préoccupation :

Etre et rester belles !

Comme nous l'indiquons plus haut, les principaux préservatifs sont à peu près les mêmes contre le soleil que contre le froid. Pour les deux ennemis il faut se retrancher derrière un voile d'étoffe ou un voile factice composé d'un corps gras et de poudre de riz ou d'amidon.

Il ne faut pas abuser de la glycérine. Ce produit très actif est particulièrement mauvais pour les tempéraments lymphatiques dont il relâche les fibres cutanées.

Il ne s'agit pas seulement d'avoir le teint clair, blanc et rosé ; il faut encore éviter à tout prix d'avoir la peau molle. Nous connaissons tous l'effet désagréable que fait un baiser donné sur les joues flasques de certaines personnes très âgées ou très affaiblies par la maladie. Or la glycérine produit cela à la longue. Il est donc préférable d'employer un bon cold cream très pur, sur lequel on applique la poudre de riz.

Cela remplace approximativement le masque au mari, dont parle Poppée, que les dames romaines s'appliquaient sur le visage avant de se coucher.

Il se composait de farine de seigle et d'huile d'amandes douces que l'on peut parfumer au benjoin.

Ce masque au mari s'emploie encore et c'est

un des meilleurs remèdes contre les taches de rousseur. Il est très important d'enlever en rentrant cette pâte, résultat de cold cream, ou la glycérine et de la poudre de riz mélangés. En la laissant séjourner trop longtemps on risquerait d'entraver la respiration et surtout la transpiration de la peau qui lui sont absolument nécessaires.

Le froid a une influence encore bien plus terrible que le soleil sur certains teints. Le soleil brunit la peau et la saupoudre de taches de rousseur, tandis que le froid produit parfois des effets beaucoup plus regrettables pour la beauté.

Ce sont surtout les jeunes filles dont le teint a le plus à souffrir de cet inconvénient, qui se manifeste par des plaques rouges sur les joues, sur le menton et sur le nez.

J'ai vu de malheureuses jeunes personnes au désespoir ne sachant à quel saint se vouer pour empêcher leur peau de rougir ainsi, partiellement.

Le masque au cold cream et à la poudre d'amidon est le meilleur des préservatifs, en y ajoutant une épaisse voilette dans le but d'éviter l'action du froid et de dissimuler la poudre. Puis en entrant il faut se dépêcher de se lotionner la figure à l'aide d'un mélange de tannin, d'eau de rose, d'alun et d'alcool camphré ; on en trouvera la formule à la fin de cet article.

Les personnes sur lesquelles le froid a une pareille influence feront bien de sortir le moins possible par les grandes gelées et de se tenir les pieds très chauds.

Les jeunes femmes et les jeunes filles n'aiment guère les chaussures fourrées et les bas de laine qui ont le défaut de grossir le pied. Il vaut, cependant, mieux avoir une figure agréable à voir et des pieds moins élégants, on peut dissimuler ceux-ci, tandis qu'on est obligé de laisser voir celle-là.

On trouvera dans le chapitre intitulé : Petites maladies de la peau, des recettes contre les taches de rousseur (Ephélides). Malgré cela en voici d'autres qu'il ne faut pas employer avant de consulter son médecin ou son pharmacien, car elles produisent des effets qui peuvent inquiéter les personnes qui ne s'y attendent pas.

Lotion contre les taches de rousseur.

Bichlorure de mercure 1 gros
Sulfate de zinc 2 gros
Alcool camphré 7 gros
Eau distillée 10 oz.

Coupez cette dissolution avec deux ou trois parties d'eau, imbibez une petite éponge et faites des lotions tous les jours. Sous l'influence de ces lotions, il se produira une excoriation légère de l'épiderme et les taches disparaîtront.

Cette recette n'est autre que celle du lait antéphélique.

Autre formule déterminant la chute de l'épiderme.

Sulfate de zinc $\frac{1}{2}$ gros
Sublimé 8 grains

Ajoutez de l'alcool pour dissoudre le sublimé et une certaine quantité de lait d'amande.

Eau contre les taches de rousseur peu prononcées.

Essence de Lavande 1 oz.
Cédrat 1 $\frac{1}{2}$ gros
Alcool 3 oz.
Eau 3 oz.
Vinaigre 20 oz.
Jus de citron 4 $\frac{1}{2}$ oz.

Se laver deux fois par jour avec cette eau.

Autre.—Toucher les taches avec ce mélange.

Borax 1 oz.
Glycérine 3 gros
Essence de Lavande, quantité sulfisante
Eau "

Quand on habite les bords de la mer ou de la campagne, faire des lotions dans une cuillerée à soupe dans un verre d'eau du mélange qui suit :

Sulfate de zinc $\frac{1}{4}$ gros
Sous acétate de plomb $\frac{1}{4}$ gros
Sublimé $\frac{1}{2}$ gros
Emulsions d'amandes 3 $\frac{1}{2}$ oz.

Un des systèmes à la mode en ce moment consiste dans l'application, sur les taches de rousseur

ou les éphélides, de petits ronds et de bandelettes d'emplâtre de Vigo. On dit le remède excellent pour détacher les taches et renouveler l'épiderme.

Remède à employer quand on a la peau grasse.

Une demi bouteille eau de-vie blanche à 70 degrés.

Borax mélangé à l'eau-de-vie, 2½ gros.

Agiter la bouteille avant de s'en servir et employer tous les matins en frictions à l'aide d'un linge fin. Si l'on ne peut supporter l'eau-de-vie à 70 degrés ajouter un quart d'eau distillée.

Cosmétique pour entretenir la fraîcheur du teint et pour blanchir la peau.

Eau de fleurs d'oranger, une demi-bouteille.

Glycerine pure..... 5 gros

Borate de soude..... 1 gros

Lotioyez le visage et appliquez ensuite la poudre de riz.

Préparation contre le hâle. Excellente pour le teint et remplaçant le cold cream.

Beurre de cacao..... 2½ gros

Cire vierge..... 2½ gros

Huile d'amandes douces..... 2 oz

Essence de roses..... 5 gouttes

Faites fondre au bain-marie, pilez des fenilles de joubarbe dans un mortier et passez le jus à travers un linge. Ajoutez peu à peu ce jus à votre bain-marie en agitant vivement afin de faire un mélange parfait.

Après refroidissement, conservez dans un pot de porcelaine fermant très bien. Très bon contre la sécheresse de la peau.

Lotion pour les teints sensibles à l'action du froid. Cette lotion guérit les rougeurs du visage provoquées par le froid.

Tannin..... 1 gros

Alun..... 1 gros

Alcool..... 1½ oz.

Camphre..... ½ gros

Eau de roses..... ½ lbs.

Lotion pour les teints prédisposés aux boutons.

Eau distillée..... ½ lbs.

Bicarbonat de soude..... ¼ gros

Essence de Lavande..... 10 gouttes

Lait virginal :

Eau de roses..... 1 lbs.

Teinture de benjoin..... 1 gros

Ajoutez tout doucement l'eau à la teinture.

Voici maintenant une recette très en honneur en Orient pour conserver ou rendre au teint sa primitive fraîcheur : On prend un œuf frais, on sépare le jaune du blanc. Avec le bout du doigt on étale très régulièrement le jaune sur le visage. On laisse sécher et on conserve cette couche de jaune d'œuf pendant trois heures.

On enlève ensuite les petits morceaux de jaune d'œuf, puis on essuie la figure sans la laver avec un linge de toile fine.

On répète cela tous les jours après s'être préalablement lavé le visage dans de l'eau de son en ayant soin de préparer son eau de son la veille et à l'eau tiède.

Ce remède me semble fort anodin et je le donne pour ce qu'il vaut.

L'eau de sureau, le thé, l'eau miellée, l'eau distillée de tilleul et tous les laits d'amandes et autres sont également employés pour la conservation du teint et tout cela ne vaut pas l'eau-de-vie ou l'eau additionnée d'eau de Cologne, de Hongrie, de Chypre, de Lavande et toutes les eaux à base d'alcool étendues d'eau pure selon le degré d'alcool contenu dans chacune d'elle. Avec l'adjonction du borax, cela constitue le meilleur cosmétique moderne, qui de plus convient à toutes les femmes. Celles dont la peau est sèche et rugueuse et dont l'épiderme s'écaille facilement pourront employer en plus une pommade comme le cold cream, la pommade de concomres, la glycérole d'amidon ou la pommade qui suit ainsi que celles dont nous avons précédemment donné la formule.

Huile d'amandes douces..... 1 gros.

Blanc de baleine..... ½ gros.

Cérat de galien..... 1 oz.

Le beurre frais et l'axonge (saindoux) fraîche sont également excellents pour les peaux sèches,

mais l'odeur en devient répugnante à la longue. La peau s'en imprègne et finit par sentir le rance.

Les pâtes de farine d'orge ou de farine d'amidon mélangées de miel, de blanc d'œuf, d'huile d'amandes douces ou de graisse de chevreau sont parfaites pour rendre le teint blanc et lisse.

On les applique le soir en se couchant.

En général, toutes les pommades et les pâtes bien entendu doivent être employées le soir et les lotions le matin. Lorsqu'on se sert de pâtes pour la figure il faut enlever cette sorte de cataplasme le matin à l'aide d'une infusion d'eau de cerfeuil. C'est un moyen d'obtenir un très beau teint et je le recommande aux personnes que cela n'empêchera pas de dormir.

Eviter autant que possible, lorsqu'on tient à la pureté de son teint, certains médicaments qui lui sont contraires comme par exemple le fer.

Comme on le voit, chaque personne peut choisir la recette qui s'applique à la nature de sa peau ; cependant il est des teints tellement jaunes ou d'une pâleur si malade, de même que des teints rouges ou violacés, contre lesquels il n'y a rien à faire.

Or, malgré mon horreur naturelle pour les fards je suis obligée de convenir qu'ils sont indispensables dans quelques cas. Nos lectrices trouveront aux : Fards, tous les renseignements nécessaires pour apprendre à s'en servir avec adresse.

VOYAGE DE GULLIVER A BRODIGNAC

(Suite et fin)

Dans cette déplorable situation, j'entendis, ou je crus entendre, quelque sorte de bruit à côté de ma boîte, et bientôt après, je commençai à m'imaginer qu'elle était tirée et en quelque façon remorquée, car, de temps en temps, je sentais une sorte d'effort qui faisait monter les ondes jusqu'au haut de mes fenêtres, me laissant presque dans l'obscurité. Je conçus alors quelques faibles espérances de secours, quoique je ne pusse me figurer d'où il me pourrait venir. Je montai sur mes éhaises, et approchai ma tête d'une petite fente qui était au toit de ma boîte, et alors je me mis à crier de toutes mes forces et à demander du secours dans toutes les langues que je savais. Ensuite, j'attachai mon mouchoir à un bâton que j'avais, et, le haussant par l'ouverture, je le brandis plusieurs fois dans l'air, afin que si quelque barque ou vaisseau était proche, les matelots pussent conjecturer qu'il y avait un malheureux mortel renfermé dans cette boîte.

Je ne m'aperçus point que tout cela eût rien produit ; mais je connus évidemment que ma boîte était tirée en avant. Au bout d'une heure, je sentis qu'elle heurtait quelque chose de très dur. Je craignais d'abord que ce ne fût un rocher, et j'en fus très alarmé. J'entendis alors distinctement du bruit sur le toit de ma boîte, comme celui d'un câble, ensuite je me trouvai haussé peu à peu au moins de trois pieds plus haut que je n'étais auparavant ; sur quoi je levai encore mon bâton et mon mouchoir, criant au secours jusqu'à m'enrouer. Pour réponse, j'entendis de grandes acclamations répétées trois fois, qui me donnèrent des transports de joie qui ne peuvent être conçus que par ceux qui les sentent ; en même temps, j'entendis marcher sur le toit, et quelqu'un appelant par l'ouverture et criant en anglais : "Y a-t-il quelqu'un là ?" Je répondis : " Hélas ! oui ; je suis un pauvre Anglais, réduit par la fortune à la plus grand calamité qu'aucune créature ait jamais soufferte ; au nom de Dieu, délivrez-moi de ce cachot." La voix me répondit : " Rassurez-vous, vous n'avez rien à craindre ; votre boîte est attachée au vaisseau, et le charpentier va venir pour faire un trou dans le toit et vous tirer dehors." Je répondis que cela n'était pas nécessaire et demandai trop de temps, qu'il suffisait que quelqu'un de l'équipage mit son doigt dans le cordon, afin d'emporter la boîte hors de la mer dans le vaisseau. Quelques-uns d'entre eux, m'entendant parler ainsi, pensèrent que j'étais un pauvre insensé, d'autres en rirent ; je ne pensais pas que j'étais alors parmi des hommes de ma taille et de ma

force. Le charpentier vint, et dans peu de minutes fit un trou au haut de ma boîte, large de trois pieds, et me présenta une petite échelle sur laquelle je montai, j'entrai dans le vaisseau en un état très faible.

Les matelots furent tous étonnés, et me firent mille questions auxquelles je n'eus pas le courage de répondre. Je m'imaginai voir autant de pygmées, mes yeux étant accoutumés aux objets monstrueux que je venais de quitter ; mais le capitaine, M. Thomas Villetcks, homme de probité et de mérite, originaire de la province de Salop, remarquant que j'étais prêt de tomber en faiblesse, me fit entrer dans sa chambre, me donna un cordial pour me soulager, et me fit coucher sur son lit, me conseillant de prendre un peu de repos, dont j'avais assez de besoin. Avant que je m'endormisse, je lui fis entendre que j'avais des meubles précieux dans ma boîte, un brancard superbe, un lit de campagne, deux chaises, une table et une armoire ; que ma chambre était tapissée, ou, pour mieux dire, matelassée d'étoffes de soie et de coton, que, s'il voulait ordonner à quelqu'un de son équipage d'apporter ma chambre dans sa chambre, je l'y ouvrerais en sa présence, et lui montrerais mes meubles. Le capitaine, m'entendant dire ces absurdités, jugea que j'étais fou ; cependant, pour me complaire, il promit d'ordonner ce que je souhaitais, et, montant sur le tillac, il envoya quelques-uns de ses gens visiter la caisse.

Je dormis pendant quelques heures, mais continuellement troublé par l'idée du pays que j'avais quitté et du péril que j'avais couru. Cependant, quand je m'éveillai, je me trouvai assez bien remis. Il était huit heures du soir, et le capitaine donna ordre de me servir à souper incessamment, croyant que j'avais jeûné trop longtemps. Il me régala avec beaucoup d'honnêteté, remarquant néanmoins que j'avais les yeux égarés. Quand on nous eût laissés seuls, il me pria de lui faire le récit de mes voyages, et de lui apprendre par quel accident j'avais été abandonné au gré des flots dans cette grande caisse. Il me dit que, sur le midi, comme il regardait avec sa lunette, il l'avait découverte de fort loin, l'avait prise pour une petite barque, et qu'il l'avait voulu joindre, dans la vue d'acheter du biscuit, le sien commençant à manquer ; qu'en approchant il avait connu son erreur, et avait envoyé sa chaloupe pour découvrir ce que c'était ; que ses gens étaient revenus tout effrayés jurant qu'ils avaient vu une maison flottante ; qu'il avait ri de leur sottise, et s'était lui-même mis dans la chaloupe, ordonnant à ses matelots de prendre avec eux un câble très fort ; que, le temps étant calme, après avoir ramé autour de la grande caisse et en avoir plusieurs fois fait le tour, il avait observé ma fenêtre ; qu'alors il avait commandé à ses gens de ramer et d'approcher de ce côté là, et, qu'attachant un câble à une des gâches de la fenêtre, il l'avait fait remorquer ; qu'on avait vu mon bâton et mon mouchoir hors de l'ouverture et qu'on avait jugé qu'il fallait que quelques malheureux fussent enfermés dedans. Je lui demandai si lui ou son équipage n'avait point vu des oiseaux prodigieux dans l'air dans le temps qu'il m'avait découvert, à quoi il répondit que, parlant sur ce sujet avec les matelots pendant que je dormais, m'entre eux lui avait dit qu'il avait observé trois aigles volant vers le nord ; mais il n'avait point remarqué qu'ils fussent plus gros qu'à l'ordinaire ; ce qu'il faut imputer, je crois, à la grande hauteur où ils se trouvaient, et aussi ne put-il pas deviner pourquoi je faisais cette question. Ensuite je demandai au capitaine combien il croyait que nous fussions éloignés de terre ; il me répondit que, par le meilleur calcul qu'il eût pu faire, nous en étions éloignés de cent lieues. Je l'assurai qu'il s'était certainement trompé presque de la moitié, parce que je n'avais pas quitté le pays d'où je venais plus de deux heures avant que je tombasse dans la mer ; sur quoi il recommença à croire que mon cerveau était troublé, et me conseilla de me remettre au lit dans une chambre qu'il avait fait préparer pour moi. Je l'assurai que j'étais bien rafraîchi de son bon repas et de sa gracieuse compagnie, et que j'avais l'usage de mes sens et de ma raison aussi parfaitement que

je l'avais jamais eu. Il prit alors son sérieux, et me pria de lui dire franchement si je n'étais pas troublé dans mon âme et si je n'avais pas la conscience bourrelée de quelque crime pour lequel j'avais été puni par l'ordre de quelque prince, et exposé dans cette caisse, comme quelquefois les criminels en certains pays sont abandonnés à la merci des flots dans un vaisseau sans voiles et sans vives ; que, quoi qu'il fût bien fâché d'avoir reçu un tel séclérat dans son vaisseau, cependant il me promettait, sur sa parole d'honneur, de me mettre à terre en sûreté au premier port où nous arriverions ; il ajouta que ses soupçons s'étaient beaucoup augmentés par quelque discours très absurdes que j'avais tenus d'abord aux matelots, et ensuite à lui-même, à l'égard de ma boîte et de ma chambre aussi bien que par mes yeux égarés et ma bizarre contenance.

Je le priai d'avoir la patience de m'entendre faire récit de mon histoire ; je le fis très fidèlement depuis la dernière fois que j'avais quitté l'Angleterre jusqu'au moment qu'il m'avait découvert : et, comme la vérité s'ouvre toujours un passage dans les esprits raisonnables, cet honnête et digne gentilhomme, qui avait un très bon sens et n'était pas tout à fait dépourvu de lettres, fut satisfait de ma candeur et de ma sincérité ; mais d'ailleurs, pour confirmer tout ce que j'avais dit, je le priai de donner ordre de m'apporter mon armoire, dont j'avais la clef ; je je l'ouvris en sa présence et lui fis voir toutes les choses curieuses travaillées dans le pays d'où j'avais été tiré d'une manière si étrange. Il y avait, entre autre choses, le peigne que j'avais formé des poils de la barbe du roi, et un autre de la même matière, dont le dos était d'une rognure de l'ongle du pouce de Sa Majesté ; il y avait un paquet d'aiguilles et d'épingles longues d'un pied et demi ; une bague d'or dont un jour la reine me fit présent d'une manière très obligeante, l'ôtant de son petit doigt et me la mettant au cou comme un collier. Je priai le capitaine de vouloir bien accepter cette bague en reconnaissance de ses honnêtetés, ce qu'il refusa absolument. Enfin je le priai de considérer la culotte que je portais alors, et qui était faite de peau de souris.

Le capitaine fut très satisfait de tout ce que je lui racontai, et me dit qu'il espérait qu'après notre retour en Angleterre, je voudrais bien en écrire la relation et la donner au public. Je répondis que je croyais que nous avions déjà trop de livres de voyages, que mes aventures passeraient pour un vrai roman et une fiction ridicule.

Il me parut étonné d'une chose, qui fut de m'entendre parler si haut, me demandant si le roi et la reine de ce pays était sourds. Je lui dis que c'était une chose à laquelle j'étais accoutumé

depuis plus de deux ans, et que j'admirais de mon côté sa voix et celle de ses gens, qui ne semblaient toujours me parler bas à l'oreille, mais que, malgré cela, je les pouvais entendre assez bien ; que, quand je parlais dans ce pays, j'étais comme un homme qui parle dans la rue à un autre qui est monté au haut d'un clocher, excepté quand j'étais mis sur une table ou tenu dans la main de quelque personne. Je lui dis que j'avais même remarqué une autre chose, c'est que, d'abord que j'étais entré dans le vaisseau, lorsque les matelots se tenaient debout autour de moi, ils me paraissaient infiniment petits ; que pendant mon séjour dans ce pays, je ne pouvais plus me regarder dans un miroir, depuis que mes yeux s'étaient accoutumés à de grands objets, parce que comparaison que je faisais me rendait méprisable à moi-même. Le capitaine me dit que, pendant que nous soupions, il avait aussi remarqué que je regardais toutes choses avec une espèce d'étonnement, et que je lui semblais quelquefois avoir de la peine à m'empêcher d'éclater de rire ; qu'il ne savait pas fort bien alors comment il le devait prendre, mais qu'il l'attribuait à quelque dérangement dans ma cervelle. Je répondis que j'étais étonné comment j'avais été capable de me contenir en voyant ses plats de la grosseur d'une pièce d'argent de trois sous, une élanche de mouton qui était à peine une bouchée, un gobelet moins grand qu'une écaille de noix, et je continuai ainsi, faisant la description du reste de ses viandes par comparaison ; car, quoique la reine m'eût donné pour son usage tout ce qui m'était nécessaire dans une grandeur proportionnée à ma taille, cependant mes idées étaient occupées entièrement de ce que je voyais autour de moi, et je faisais comme tous les hommes qui considèrent sans cesse les autres sans se considérer eux-mêmes et sans jeter les yeux sur leur petitesse. Le capitaine, faisant allusion au vieux proverbe anglais, me dit que mes yeux étaient donc plus grand que mon ventre, puisqu'il n'avait point remarqué que j'eusse un grand appétit, quoique j'eusse jeûné toute la journée, et, continuant de badiner il ajouta qu'il aurait donné avec plaisir cent sterling pour avoir le plaisir de voir ma caisse dans le bec de l'aigle, et ensuite tomber d'une si grande hauteur dans la mer, ce qui certainement aurait été un objet très étonnant et digne d'être transmis aux siècles futur.

Le capitaine, revenant du Tonquin, faisait sa route vers l'Angleterre, et avait été poussé vers le nord-est, à quarante degrés de latitude, à cent quarante trois de longitude, mais un vent de saison s'élevant deux jours après que je fus à son bord, nous fûmes poussés au nord pendant un long temps ; et, côtoyant la Nouvelle-Hollande, nous fîmes route vers l'ouest-nord-ouest, et depuis au sud-sud-ouest, jusqu'à ce que nous eus-

sions doublé le cap de Bonne-Espérance. Notre voyage fut très heureux, mais j'en épargnerai le journal ennuyeux au lecteur. Le capitaine mouilla à un ou deux ports, et y fit entrer sa chaloupe pour chercher des vivres et faire de l'eau ; pour moi je ne sortis point du vaisseau que nous ne fussions arrivés aux Dunes. Ce fut, je crois, le 3 juin 1706, environ neuf mois après ma délivrance. J'offris de laisser mes meubles pour la sûreté du paiement de mon passage ; mais le capitaine protesta qu'il ne voulait rien recevoir. Nous nous dîmes adieu très affectueusement, et je lui fis promettre de me venir voir à Redriff. Je louai un cheval et un guide pour un écu que me prêta le capitaine.

Pendant le cours de ce voyage, remarquant la petitesse des maisons, des arbres, du bétail et du peuple, je pensais me croire encore à Lilliput : j'eus peur de fouler aux pieds les voyageurs que je rencontrai, et je criai souvent pour les faire reculer du chemin ; en sorte que je courus risque une ou deux fois d'avoir la tête cassée pour mon impertinence.

Quand je me rendis à ma maison, que j'eus de la peine à reconnaître, un de mes domestiques ouvrant la porte, je me baisai pour entrer, de crainte de me blesser la tête ; cette porte me semblait un guichet. Ma femme accourut pour m'embrasser, mais je me courbai plus bas que ses genoux, songeant qu'elle fut levée, ayant été depuis si longtemps accoutumée à me tenir debout, avec ma tête et mes yeux levés en haut. Je regardai tous mes domestiques et un ou deux amis qui se trouvaient alors dans la maison comme s'ils avaient été des pygmées et moi un géant. Je dis à ma femme qu'elle avait été trop frugale, car je trouvais qu'elle s'était réduite elle-même et sa fille presque à rien. En un mot, je me conduisis d'une manière si étrange, qu'ils furent tous de l'avis du capitaine quand il me vit d'abord, se conclurent que j'avais perdu l'esprit. Je fait mention de ces minuties pour faire connaître le grand pouvoir de l'habitude et du préjugé.

En peu de temps, je m'accoutumai à ma femme, à ma famille et à mes amis ; mais ma femme protesta que je n'irais jamais sur mer ; toutefois, mon mauvais destin en ordonna autrement. Cependant, c'est ici que je finis la seconde partie de mes malheureux voyages.

LE VRAI SPORT

Smith.—Tiens, déjà de retour de la chasse ! Du succès, sans doute ? As-tu tiré à ton goût ?

Alfred.—Je ne te dis que cela. J'ai vidé trois bidons.

Smith.—Trois bidons de poudre ?

Alfred.—Non : de whiskey ; et du plomb, plein les jambes.

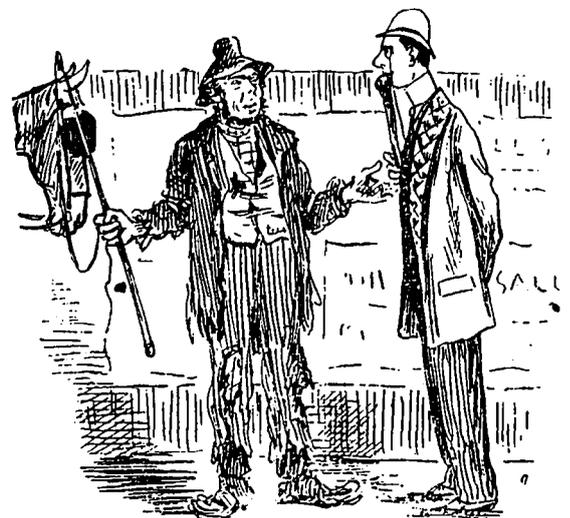
DEBATS FLATTEURS



Renolphe, (revenant du pique-nique).—Fais monter mademoiselle Vicierout. Moi, il faut que j'aille prendre mademoiselle Eveline.

Orton.—Mais, madame Irvine m'a positivement demandé de la ramener.

Les inconvénients de la sensibilité nerveuse



M. Style.—Comment voulez-vous que je prenne votre voiture ? Vous êtes trop mal habillé.

Le cocher.—Que voulez-vous ? je voudrais bien pouvoir changer. Mais jamais un tailleur n'a pu prendre ma mesure : je suis trop chatouilleux.

FEUILLETON DU SAMEDI

LE CHEVALIER LOUIS

DEUXIÈME PARTIE

XX

(Suite.)

—Vous priez ma bonne sainte Anne d'Auray, mademoiselle ? s'écria Alain en baissant les yeux pour éviter de rencontrer le regard de la jeune fille. Tenez, vous ne pouvez vous figurer comme ce que vous venez de dire là m'a fait plaisir. . . Je conviens que je suis fort laid, mais la beauté, croyez-moi, ne signifie pas grand'chose ! Tout laid que je suis, si vous avez jamais besoin d'un brave gars qui tape ferme et obéisse comme un chien, vous me trouverez, moi et mon penbas, à vos ordres ; je vous promets que vous n'aurez pas à vous plaindre de nous ! . . .

—Es-tu attaché à ton maître ?

—Si je suis attaché à mon maître ! s'écria Alain avec force. Je voudrais bien voir qu'un homme osât m'adresser cette question. . . je le rouerais de coups !

—Alors je t'aime ! Comment te nommes-tu ?

—Alain, sauf votre respect, et pour vous servir, mademoiselle.

—A présent que je te regarde avec plus d'attention, ta laideur me plaît, Alain, pourquoi ne me tutoies-tu pas ?

—Moi tutoyer une femme, mademoiselle ! s'écria le Bas-Breton d'un air moitié indigné, moitié confus. cela ne m'est jamais arrivé et grâce à ma bonne sainte Anne d'Auray, ne m'arrivera jamais, je l'espère . . .

—Je vois que tu as toujours été élevé dans les villes.

—En effet, mademoiselle, je n'ai jamais quitté Penmark.

Le repas terminé, les hôtes de l'habitation du Bois-Roger se disposaient à quitter la table, lorsque des aboiements retentirent dans le lointain.

—Ah ! voici Casque-en-Cuir qui revient, dit Jeanne d'un air indifférent.

Cinq minutes après, l'individu désigné par le sobriquet assez ridicule de Casque-en-Cuir faisait son entrée dans la salle.

Casque-en-Cuir le *matelot*, comme on disait, ou l'associé de Barbe-Grise, était un grand et robuste garçon de trente ans, taillé en Goliath ; sa tête de boule-dogge, remarquablement grosse, lui avait fait substituer une espèce de coiffure plate au bonnet ovale et élevé des boucaniers ; de là le sobriquet sous lequel il était connu.

Casque-en-Cuir, en apercevant Montbars, démasqua une formidable rangée de dents ; c'était sa manière de sourire ; mais dès que son regard tomba sur de Morvan, une énergique expression de mécontentement se montra sur sa rude figure.

—Quel est cet homme, Barbe-Grise ? demanda-t-il d'une remarquable voix de basse-taille.

—C'est mon ami, dit Jeanne, le chevalier Louis. Nous nous aimons déjà beaucoup tous les deux.

—En ce cas, je conseille au chevalier Louis, s'il tient à ne pas recevoir une balle dans la tête, de s'en aller au plus vite d'ici, s'écria Casque-en-Cuir, en faisant résonner par terre la crosse de son fusil.

En entendant ces paroles, le gentilhomme se leva d'un bond de dessus son escabeau ; mais Jeanne, devinant sa pensée, se jeta vivement entre lui et Casque-en-Cuir.

—Chevalier Louis, dit-elle, sans montrer la moindre émotion, ne te mets pas en colère ; Casque-en-Cuir est brutal, mais pas du tout méchant. Tu vas voir comme je vais le traiter, Casque-en-Cuir, continua la jeune fille en se retournant vers le colosse, demande pardon à mon nouvel ami de ta grossièreté. . . je le veux.

—Moi, demander pardon, répéta le *matelot* de Barbe-Grise avec un véritable grognement d'ours.

—Oui, toi, pardon et tout de suite . . .

Casque-en-Cuir, pour toute réponse, souleva par un mouvement instinctif son long fusil ; ses yeux avaient des éclairs.

—Casque-en-Cuir, je vous jure, sur sainte Anne d'Auray, que si vous ne m'obéissez pas, et l'instant même, s'écria Jeanne, en frappant de son pied mignon le sol avec impatience, je vous jure que, d'ici à quinze jours, je ne vous adresserai pas une fois la parole, et que, pendant un mois, je vous dirai *vous* !

A cette menace puérole, le géant pâlit et sa colère tomba comme par enchantement. Enfin, paraissant prendre tout à coup son parti, il s'élança vers de Morvan et d'une voix semblable à un éclat de tonnerre :

—Pardonnez-moi, lui dit-il.

—Je ne puis accepter vos excuses, car votre mauvaise humeur ne m'a point offensé, — lui répondit le jeune homme en riant.

—Fleur-des-Bois veut que vous me pardonnez, — reprit le géant en se reculant ; — dites que vous me pardonnez.

—Puisque vous y tenez absolument ; soit, je vous pardonne.

Cette petite scène intime ne parut causer aucune surprise à Barbe-Grise : quant à de Morvan, il ne savait que penser ; Jeanne, ou, Fleur-des-Bois, ne le laissa pas longtemps dans le doute.

—Tu vois, mon ami, lui dit-elle, que Casque-en-Cuir est très-doux. On prétend qu'il est amoureux de moi. Je le trouve encore plus laid que ton *engagé*. Mais ça ne fait rien : il se bat bien et il a bon cœur : il me plaît.

—Merci bien, Jeanne ! s'écria Casque-en-Cuir, radieux.

Montbars mit bientôt fin à la conversation, en disant à son neveu :

—Mon cher Louis, ton duel avec Laurent aura lieu demain au point du jour : il faut que tu te reposes, retirons-nous.

—Tu dois te battre demain avec le beau Laurent ? demanda Jeanne au jeune homme en palissant.

—Oui, mon amie.

—Je ne le veux pas, moi, reprit Fleur-des-Bois avec force. Laurent te tuerait.

Jeanne, vivement émue, baissa la tête et garda un moment le silence.

—Chevalier Louis, reprit-elle peu après en attachant sur le gentilhomme un regard humide, ne fais pas attention à mes paroles : je suis une jeune fille qui ne sait ce qu'elle dit. Ton honneur exige que tu te battes . . .

Cette fois était la première de sa vie que Jeanne invoquait son titre de femme.

XXI

Le lendemain dès quatre heures du matin, le jeune homme attendait, pensif et recueilli, l'heure du combat : son cœur était calme, son esprit agité.

Il pensait à sa vie, jugée si paisible et si effacée, aux événements si nombrables, qui depuis un mois avaient rempli son existence, à son amour pour Nativ.

Quant à Montbars, étendu tout habillé sur une couche de paille de maïs, il dormait encore d'un tranquille et profond sommeil. De Morvan fut tiré de ses réflexions par un léger coup frappé à la porte de la chambre : pres-

que aussitôt Jeanne entra, elle portait à la main une corbeille remplie de fleurs et de fruits.

—Mon ami, lui dit-elle d'un ton presque timide, j'ai rêvé à toi toute la nuit, et je n'ai pu goûter un moment de repos. Pourquoi donc les hommes sont-ils si méchants, et veulent-ils toujours se faire du mal ? Il me semble qu'il serait facile pourtant de s'aimer tous et d'être heureux. Je ne sais vraiment ce que j'éprouve ; jamais, depuis que je suis au monde, je n'ai autant réfléchi que depuis hier. . . Et toi, as-tu rêvé à moi ? . . . Attendais-tu avec impatience le jour pour me revoir ? . . . As-tu peur de Laurent ? Espères-tu sortir victorieux de ton duel ?

Pendant que la délicieuse enfant adressait ainsi question sur question à de Morvan, ce dernier la contemplant avec émotion. Il se sentait tout attendri de la sympathie que la fille de Barbe-Grise lui montrait si naïvement.

—Oui, Jeanne, répondit-il en lui prenant la main, oui, j'ai pensé à toi comme à une sœur chérie : ton souvenir ne m'a pas quitté. J'ai peut-être tort de me laisser ainsi aller au sentiment que tu m'inspires, de croire qu'il a suffi d'une heure à ton âme pour se donner à moi, et qu'une affection aussi subite que la tienne peut durer ? Que veux-tu ? je trouve une si singulière douceur à me savoir une véritable amie, qu'au lieu de raisonner je m'aveugle à plaisir. . . Mais peut-être ne me comprends-tu pas, Jeanne ? ajouta le jeune homme en souriant.

—Oh ! parle encore, parle-moi toujours ! s'écria la fille de Barbe-Grise avec élan. Comme ta voix me fait plaisir à entendre. . . Il me semble, par moments, que je te connais depuis des années, que nous avons été élevés ensemble. Il est vrai que je suis bien ignorante ; que plusieurs des mots que tu emploies sont nouveaux pour moi. Eh bien ! chose étrange, je t'assure, mon ami, que je n'en perds pas un, que je te comprends à merveille.

Jeanne rejetant sur ses épaules, par un geste charmant et instinctif de coquetterie, les boucles épaisses de ses cheveux dorés qui recouvraient son front ajouta :

—Je viens de découvrir, mon ami, comment il se fait que te connaissant seulement depuis hier, il me paraît que nous ne nous sommes jamais quittés. . .

—Voyons, Jeanne, cette découverte ?

—Non, tu te moquerais de moi. . .

—Ne suis-je pas le frère de ton choix ?

—Tu as raison. Eh bien ! chevalier Louis, toutes les fois que mon sommeil a été agité, chaque fois que j'ai rêvé, c'est ta voix qui a frappé mes oreilles. . . Je m'explique à présent comment hier, en t'entendant parler, je t'ai demandé tout de suite si tu voulais être mon ami. J'étais déjà habituée à toi. . .

A cet aveu si naïf et dont la sauvage enfant était bien éloignée certes de comprendre la portée, de Morvan ne put se défendre d'un léger trouble.

Toutefois, cette émotion fugitive et si naturelle dura peu.

Il allait répondre à Jeanne, lorsque Montbars mit fin à la conversation des deux jeunes gens, en disant à son neveu :

—Chevalier, il est près de quatre heures et demie ; il est temps de partir.

En ce moment, Barbe-Grise entra : il portait deux longs fusils, le sien et celui de Montbars.

—Allons, Louis, dit le chef de la flibuste, voici cinq heures ; en route.

—Je suis prêt.

Déjà, le jeune homme s'éloignait, lorsque Jeanne courut à lui et l'arrêta :

—N'oublie point, mon ami, lui dit-elle d'une voix tremblante, que si tu succombes il

n'est plus de bonheur pour moi. Méfie-toi du beau Laurent, il est plein de ruses. Sois sans pitié.

Les trois hommes se dirigeaient vers la porte de sortie, quand un esclave nègre, le front ruisselant de sueur, se présenta devant eux.

—Montbars, dit-il, voici un paquet que Messié le beau Laurent vous envoie. Je suis à vous attendre depuis une heure au mont du Pithon. Ne vous voyant pas venir, j'ai pensé que je vous trouverais ici.

C'était une lettre de Laurent.

—Montbars, écrivait-il, le coup que j'ai reçu hier sur la tête m'empêche de me mettre en route. Demain sans faute, quelque soit l'état de ma santé, je me trouverai à cinq heures du matin au pied du Pithon. — Prie Fleur-des-Bois d'accepter les lingots qui accompagnent cette lettre. — A demain, sans faute.

A la lecture de cette lettre, que Montbars fit à haute voix ; Jeanne poussa un cri de joie, et s'adressant vivement à de Morvan :

—Mon ami, lui dit-elle, je considère ce retard comme un heureux présage : cette fois est la première que Laurent n'est pas exact à un rendez-vous de duel !... Quant à cet argent qu'il m'envoie, je n'en veux pas. Sa vue me fait horreur.

Le délai que lui demandait, ou plutôt que lui imposait son adversaire, chagrina de Morvan : quelque brave qu'il fût, une nouvelle attente de vingt-quatre heures lui était pénible : il avait hâte d'en finir.

—Mon ami, lui dit Jeanne, veux-tu que nous passions ensemble la journée dans les bois ?

Le jeune homme accueillit avec joie cette proposition qui offrait une distraction à ses pensées : séduit par le caractère si original et si exceptionnel de la fille de Barbe-Grise l'idée d'un long tête-à-tête avec elle souriait autant à son esprit qu'elle plaisait à son cœur ; il se sentait invinciblement attiré vers Fleur-des-Bois par un sentiment tout nouveau pour lui, plein de charmes et qu'il ne pouvait définir.

—Je ne demanderais pas mieux, Jeanne, lui dit-il, que de rester avec toi jusqu'à ce soir, mais je crains que ton père ne s'oppose à notre partie de plaisir.

—Mon père ! pourquoi donc, chevalier Louis ?

—Mais, dit de Morvan en hésitant, parce que cette partie n'est guère convenable.

—Qu'entends-tu par là ? Je ne comprends pas ce mot.

—Barbe-Grise, qui ne me connaît que depuis hier, consentirait-il donc à te confier à mon honneur, à te laisser seule avec moi ?

—Non, je ne comprends pas, répéta Jeanne en faisant un geste d'impatience. Veux-tu dire que mon père aurait peur que tu me fasses du mal ? Il sait bien que le parent de Montbars est incapable d'une si lâche !... Pourquoi serais-tu méchant avec moi qui t'aime ? Allons prends un mousquet et suis-moi !

Jeanne voyant de Morvan réfléchir, courut vers Barbe-Grise, et lui mettant doucement la main sur l'épaule :

—Père, lui dit-elle, prête ton mousquet au chevalier Louis, qui va m'accompagner à la chasse.

—Vous partez seuls tous les deux ! demanda le boucanier.

—Certainement, père ! Est-ce que je ne connais pas aussi bien que toi les sentiers des bois.

—Oui, Jeanne ; mais notre hôte n'est pas encore au fait des ruses espagnoles ; je crains, si vous tombez dans une *cinquantaine*, qu'il ne puisse t'aider convenablement à sortir des mains de ces maudits ! Pourquoi n'emprenez-vous pas avec vous Casque-en-Cuir ?

—Parce que ton matelot nous gênerait par sa présence. Il est jaloux de tous ceux que j'aime. Casque-en-Cuir !

—Ah ! si Casque-en-Cuir te dérange, c'est autre chose. Et pourquoi est-il jaloux, mon matelot ?

—Il est amoureux de moi, père ! s'écria Jeanne en accompagnant ces mots d'un éclat de rire joyeux. N'est-ce pas, Casque-en-Cuir, que tu es amoureux de moi ?

—Certainement, Fleur-des-Bois, répondit gravement l'associé de Barbe-Grise.

Jeanne s'empara alors du fusil de son père, détacha sa calebasse pleine de poudre, ainsi que le sac de cuir qui lui servait à porter ses balles, et remit ces divers objets à de Morvan.

—Puisque tu laisses mon matelot, prends au moins une partie de la meute avec toi, Jeanne, dit le boucanier.

Le gentilhomme breton ne pouvait revenir de sa surprise : cette complaisance, mieux encore, cette indifférence que montrait Barbe-Grise à l'endroit des convenances, bouleversait toutes ses idées européennes.

XXII

Fleur-des-Bois, avant de partir, fit entrer de Morvan dans l'habitation et lui servit un morceau de sanglier boucané et quelques fruits.

Le déjeuner promptement terminé, les deux jeunes gens se mirent en route.

Pendant les dix premières minutes qui suivirent leur entrée en chasse, Fleur-des-Bois marcha à côté de de Morvan en observant un strict silence !

—Sainte Vierge ! s'écria-t-elle tout à coup, que je suis heureuse ! Si tu ne devais pas te battre demain avec Laurent, cette journée serait la plus belle de ma vie !

—Pourquoi es-tu heureuse, ma sœur ?

—Parce que tu es avec moi, chevalier Louis, répondit-elle naïvement, et en accompagnant ces paroles d'un doux et pur sourire.

A ce cri parti du cœur, de Morvan se sentit troublé ; avant de reprendre la conversation, il dut faire un effort sur lui-même, afin de ne pas laisser deviner à la jeune fille son émotion.

—Jeanne, lui dit-il, y a-t-il longtemps que tu habites le Bois-Roger ? n'as-tu jamais demeuré dans les villes ?

—Jamais chevalier Louis ! Je suis à peine restée quelques mois avec mon père au Port-Paix et à Léogane. Le séjour des villes m'est insupportable ; l'air que l'on y respire étouffe, les fleurs y manquent de parfums, et les honnêtes gens ont des façons de parler qui vous mettent en colère, quoiqu'on ne les comprenne pas ! Je ne suis contente que dans mes bois, je suis née ici, et ici j'espère finir ma vie.

—Tu n'as plus ta mère, Jeanne ?

—Ma mère, je ne l'ai jamais connue. J'étais à peine âgée de deux ans lorsqu'elle mourut.

—Et dans tes expéditions maritimes, Jeanne, reprit de Morvan, as-tu été heureuse ?

—Certes, puisque je porte bonheur.

—Ce n'est pas ce que je veux dire : je te demande si tu aimes les dangers, le spectacle de la mer ? si, ajouta de Morvan avec une certaine hésitation, tu as eu à te louer de tes compagnons de fortune.

—La mer me plaît par moments, mais non pas sans cesse, comme mes forêts ! Quant aux boucaniers et aux flibustiers, ils me traitent tous comme si j'étais leur fille : je les aime bien. Seulement !

—Achève, Jeanne, dit de Morvan en voyant Fleur-des-Bois s'arrêter au milieu de sa phrase.

—Seulement, reprit la jeune fille, il y a des moments où, comme la mer, ils me font peur !

—Quels sont ces moments, Jeanne ?

—Lorsqu'ils sont pris de boisson. Alors, ils me regardent avec des yeux étincelants et qui m'effraient. On croirait qu'ils voient en moi une ennemie. Jamais plus je ne m'embarquerai, à moins que ce ne soit pour t'accompagner, chevalier Louis.

Les heures qui suivirent furent pour les deux jeunes gens toutes d'enivrement et de bonheur. Jeanne aimait avec passion les riannes solitudes de ses bois, et de Morvan, face à face pour la première fois avec les splendeurs et les beautés intimes de la nature tropicale, éprouvait une admiration qui atteignait jusqu'à l'extase.

Lorsque Jeanne, à moitié cachée par les broussailles, lui apparaissait dans le lointain ainsi qu'une vaporeuse et poétique vision, il songeait à Nativá. La jeune fille revenait-elle près de lui, il ne regrettait plus son illusion perdue, car il éprouvait réellement pour la boucanière, quoiqu'il la connût à peine, l'affection d'un frère pour sa sœur.

De Morvan, sans bien s'en rendre compte, subissait cette influence irrésistible que toute femme, jeune, charmante et pure, exerce sur ceux qui l'approchent ; il y avait des moments où, cédant à cette fascination sympathique, il confondait dans une seule et même image Fleur-des-Bois et Nativá.

De Morvan ne possédait plus qu'imparfaitement la conscience de son être, lorsqu'une clameur immense, des cris furieux qui retentirent non loin de lui, le rappelèrent à la vie réelle.

Saisissant son fusil, d'un bond il se mit sur ses pieds et courut vers Jeanne.

—As-tu entendu, mon amie ? lui dit-il.

—Oui, chevalier Louis. Ce sont des espagnols qui viennent de surprendre, sans aucun doute, un boucanier isolé. Courons à son secours !

—Dieu m'est témoin, Jeanne, que si j'étais seul, je n'hésiterais pas un instant !... Mais avec toi, j'ai peur ! On prétend que les Espagnols ne marchent qu'en nombre !

—C'est vrai. Ce doit être une *cinquantaine*. Qu'importe, Louis, ce serait affreux de laisser massacrer un des nôtres sans essayer au moins de le sauver. Que ma bonne sainte Anne d'Auray me protège ! En avant !

Jeanne, le teint pâle, mais les yeux brillants d'enthousiasme, appela ses chiens et s'élança dans la direction d'où étaient partis les cris ; de Morvan la suivit.

A peine les deux jeunes gens avaient-ils fait une centaine de pas qu'un coup de feu retentit.

—Courage ! s'écria Jeanne, comme si celui à qui elle s'adressait pouvait l'entendre, courage, ami ! on vient à ton secours !

Cinq minutes s'étaient à peine écoulées, que Jeanne et de Morvan atteignaient la lisière de la forêt.

Un spectacle bizarre et qu'ils ne comprirent pas d'abord frappa leurs regards.

XXIII

Une compagnie entière de lanciers espagnols, — compagnie connue sous le nom de *cinquantaine*, — entourait un boucanier qui armé d'un simple pistolet, tête haute, la contenance superbe et l'air assuré, semblait se rire d'eux et les provoquer.

Les Espagnols indécis le tenaient enfermé dans un cercle de lances, mais ils n'avançaient pas.

—Sainte Vierge ! c'est le beau Laurent ! s'écria Jeanne avec joie, ils vont le tuer ? Chevalier Louis, tu n'as plus rien à craindre : bientôt ton ennemi ne sera plus !

Il fallait que la fille de Barbe-Grise s'intéressât bien vivement au sort de de Morvan pour parler ainsi, elle qui, un instant au-

paravant, se dévouait, avec un courage qui n'appartient pas à son sexe, au salut d'un inconnu.

—Jeanne, lui dit le chevalier, si j'abandonnais cet homme, je resterais déshonoré à tout jamais à mes propres yeux ! Je ne me dissimule pas néanmoins que ma tentative paraît insensée !... Que Dieu me protège ! Le devoir avant tout.

Le jeune homme épaula son fusil et fit feu : un lancier tomba mortellement atteint.

Sortant aussitôt du bois, de Morvan s'élança hardiment vers les Espagnols qui, déjà surpris et ébranlés par la chute de leur camarade, commencèrent à perdre leur ordre de bataille.

De Morvan comprit alors la résistance du beau Laurent.

Le flibustier avait versé dans un large chapeau les dix à quinze livres de poudre, ainsi que la provision de balles que contenait sa calebasse.

Portant ce chapeau devant lui, sous le bras gauche, de sa main droite il tenait un pistolet prêt, si ses ennemis osaient l'approcher à mettre le feu à cette mine d'une nouvelle espèce.

Il était incontestable que si la *Cinquantaine* se jetait sans hésiter sur lui, Laurent succomberait ; mais il n'était pas moins évident aussi que plusieurs Espagnols paieraient de la vie leur hardiesse.

Or, nul n'était tenté de se dévouer au triomphe de tous.

Ce sentiment d'égoïsme, très-convenable et très-naturel, faisait la force de beau Laurent.

A peine les lanciers eurent-ils aperçu le chevalier, qu'une dizaine d'entre eux abandonnèrent le blocus du flibustier pour courir à sa rencontre.

Le moment était solennel, la position critique : le jeune homme sentit instinctivement que s'il s'arrêtait pour recharger son arme se perdrait.

Il continua donc d'avancer.

Déjà les lances espagnoles menaçaient sa poitrine, quand un coup de feu, parti du bois, jeta un de ses agresseurs à bas de son cheval : les autres s'arrêtèrent.

Cette intervention et ce secours inespéré rendirent à de Morvan toute sa confiance et lui inspirèrent une heureuse idée : il se retourna vers la forêt, et se mit à crier de toutes ses forces de ses poumons.

—A moi, mes amis ! dépêchez-vous, les coquins vont nous échapper !

Aussitôt une dizaine de chiens furieux, avant-garde naturelle des boucaniers, apparurent dans la savane.

La présence des terribles animaux confirmait tellement la parole de de Morvan, que les Espagnols ne purent la mettre en doute.

Se figurant qu'à leur tour ils étaient tombés dans une embuscade de ladrones (voleurs) ainsi qu'ils appelaient les chasseurs de sangliers et de taureaux, ils tournèrent bride avec un rare empressement et s'enfuirent, semblables à une troupe de corbeaux qui prend son vol à la vue du chasseur.

—Merci, ma bonne et jolie Jeanne, murmura de Morvan avec un sentiment d'enthousiaste reconnaissance ? Sans toi, j'étais perdu ! Tu m'as sauvé d'une mort affreuse !

Quant au beau Laurent, c'est une justice à lui rendre, la dérouté de la *Cinquantaine* n'amena ni un sourire de contentement, ni un signe de joie sur son visage.

Il se contenta de transvaser dans sa calebasse la poudre étalée dans le chapeau, et se dirigeant ensuite vers de Morvan :

—Mon ami, lui cria-t-il, je te remercie. Si jamais tu as besoin de Laurent... Ah bah ! c'est vous ! dit-il, en reconnaissant dans la

personne de son sauveur l'homme avec qui il devait se battre le lendemain ; vraiment vous manquez de chance ! Pourquoi diable m'avez-vous retiré du mauvais pas dans lequel je me trouvais engagé ?... C'est d'une maladresse qui n'a pas de nom. Après tout, vous ignorez sans doute qu'il s'agissait de moi ?... N'importe, je dois avouer que vous vous êtes courageusement conduit.

—En effet, monsieur, répondit de Morvan ne voulant pas engager la reconnaissance de son ennemi, je ne vous avais pas reconnu !...

Presque au même instant Jeanne arriva : la vue de la jeune fille parut causer un véritable plaisir au beau Laurent, qui lui sourit avec une expression de douceur et de bonté qui contrastait avec ses manières sèches et hautes.

—Ah ! chevalier Louis, que je suis donc contente que tu sois sorti victorieux de cette lutte si inégale, dit-elle à de Morvan, sans paraître remarquer le flibustier ! Je savais bien que tu étais brave ! Tiens, je t'aime encore davantage, si c'est possible.

C'est moi, Jeanne, qui suis en admiration devant ton courage ; sans ton intervention, je ne vivrais plus !

Le beau Laurent, en remarquant l'affectueuse familiarité qui existait entre la fille de Barbe-Grise et le chevalier ne put, lui si impassible devant la mort, réprimer un mouvement de dépit.

—Quoi, Jeanne, dit-il d'une voix presque émue, tu n'as pas une parole pour me souhaiter la bienvenue !...

—Tu sais bien que je ne t'aime pas, Laurent !

—Tu as tort, chère enfant, reprit le flibustier sans se formaliser de cette réponse, je te suis si dévoué !...

—Toi ! tu es un méchant !... Tu fais peur à tous le monde !... Si le chevalier Louis avait voulu me croire, à l'heure qu'il est, on te craindrait plus.

—Comment cela, si le chevalier avait voulu me croire ? répéta Laurent. N'ignorait-il donc pas au secours de qui il allait ?

—Lui, nullement : il t'avait reconnu avant de faire feu. N'est-ce pas qu'il a eu tort de ne pas te laisser massacrer par la *Cinquantaine* ?

Laurent garda un moment le silence, puis s'adressant à de Morvan :

—Monsieur, lui dit-il, l'honneur m'ordonne de reconnaître que votre conduite, dans cette circonstance, a été admirable. J'espère, toutefois, que vous voudrez bien ne pas vous en prévaloir pour éviter de me rendre la satisfaction que vous me devez.

—Votac doute à cette égard, est presque une nouvelle injure, répondit froidement de Morvan. Puisque vous entamez un sujet de conversation que vous auriez dû ne pas aborder, permettez-moi de vous faire une observation : c'est qu'en remettant à demain sous prétexte de maladie et de faiblesse un combat qui devait avoir lieu aujourd'hui, vous avez agi avec un sans façon et une tiédeur qui ne prouvent pas en faveur de votre caractère.

—Chevalier, répondit Laurent avec autant de politesse que de calme, je vous estime trop pour ne pas tenir à me disculper à vos yeux. Hier, lorsque j'écrivis à Montbars, j'étais très-souffrant. La nuit m'ayant été favorable, je me suis empressé ce matin de partir pour le Bois-Roger ; malheureusement, m'étant endormi, mon cheval a fait fausse route et m'a conduit dans la savane. A présent, voulez-vous que nous vidions tout de suite notre querelle ? Je suis à vos ordres. Seulement, je crois qu'il y aurait déloyauté et cruauté à forcer Fleur-des-Bois à assister à notre combat ; d'abord, parce que ce spectacle l'afflige-

rait, ensuite, parce que notre duel la priverait d'un défenseur dont elle peut avoir besoin, puisque les Espagnols rôdent dans les environs..

—Vos explications me suffisent, monsieur, dit de Morvan ; je les trouve justes et je les accepte.

—Alors, voulez-vous que, laissant reposer notre inimitié, nous ne nous considérions jusqu'à demain que comme deux hommes du monde ?

—Volontiers, monsieur. Toute nouvelle allusion, devant Fleur-des-Bois, à ce qui doit se passer, me serait désagréable. Causons de choses indifférentes. Apprenez-moi, je vous prie, comment il se fait que vous ayez pu tenir tête à la *Cinquantaine* ?

—Vous en savez autant que moi sur ce sujet.

—J'ai admiré, il est vrai, votre magnifique invention de la mine au chapeau : ce qui m'étonne, c'est que les lanciers, qui n'osaient vous approcher, ne vous aient point criblé de balles !... C'est sur ce fait que je vous demande une explication.

—Les lanciers espagnols ne portent jamais d'armes à feu !...

—Voilà qui est bizarre !...

—Nullement ! la crainte que nous inspirons à nos ennemis est telle que pour oser nous attaquer il faut qu'ils y soient forcés ! Dans les premiers temps de la guerre, les soldats espagnols, armés de mousquets, avaient pris l'habitude de tirer sur tous les arbres et les buissons qu'ils trouvaient sur leur chemin, sous prétexte que nous pouvions être cachés en embuscade. De cette façon, ils nous avertissaient de leur présence par leur bruit de leurs décharges, et évitaient le combat.

C'est pour mettre fin à cet état de choses, que le gouvernement a levé des *Cinquantaines* armées seulement de lances.

Pendant que le beau Laurent parlait, Fleur-des-Bois le regardait avec un étonnement qu'elle ne cherchait pas à cacher.

—Suis-tu, Laurent, s'écria-t-elle, que jamais je ne t'avais vu encore causer aussi tranquillement et aussi longtemps ! Ordinairement tu ne prononces que des paroles vilaines ou désagréables. Ne serais-tu plus aussi méchant ?

—Ma jolie Fleur-des-Bois, répondit le beau Laurent ; cette accusation venant de toi est injuste, car jamais je ne t'ai adressé un seul mot qui eût pu te faire de la peine.

—A moi, c'est possible ; mais aux autres ?

—Si j'ai toujours été bon pour toi, Jeanne, c'est que tu es la seule femme que j'aie rencontrée dont l'âme ne soit pas corrompue. Crois-moi, chère enfant, la fausseté des hommes est plus à craindre que la dent envenimée du serpent. Quand j'étais jeune, j'avais tout le monde ; je me figurais que chacun n'avait que mon bonheur en vue : j'ai payé si cher cette confiance, j'ai été si cruellement trompé, que j'en suis arrivé à ne plus voir que des monstres dans l'humanité entière ! Si je cause ainsi avec le chevalier Louis, c'est qu'il me paraît meilleur que les autres hommes ! Me comprends-tu ?

—Oh ! oui, je comprends que le chevalier Louis mérite d'être aimé, s'écria Fleur-des-Bois avec enthousiasme. Ce que tu viens de dire là, Laurent, me raccommode un peu avec toi... Je ne te déteste plus autant.

—Tu me détestais donc, Fleur-des-Bois ? demanda le beau Laurent d'un air sincèrement affecté, et qui surprit extrêmement de Morvan.

—Oui, certes, de tout mon cœur !

Le reste de la journée s'écoula sans amener aucun incident qui mérite d'être rapporté.

(A suivre.)

Si vous voulez vous tenir au courant de ce qui se passe autour de vous,

— **LISEZ** —

La Presse

JOURNAL QUOTIDIEN,

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal.

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE.

Abonnement en dehors de Montréal,

SEULEMENT \$2.00 PAR ANNEE.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

Edition Hebdomadaire de huit grandes pages, \$1.00 par année.

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

Annoncez dans "La Presse"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne pour le mois d'Avril.

15,651 par jour.

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

69 Rue St-Jacques, Montréal.

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

144, RUE SAINT-LAURENT, 144
MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecines est sous le contrôle direct du propriétaire, aide de diplômés compétents.

Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les convents, sont servis de drogues pures, aux prix du gros.

SPECIALITES

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.
GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.
GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.

GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.
GRAY'S SULPHUR PASTILLES, pour l'emploi de l'Acide Sulfureux dans les Maladies de la Gorge, et pour désinfecter les petits appartements.

Le Sirop de Chloral Inaltéral de Gray.

Le Sirop d'Iodure de Quinine de Gray.

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

144 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL

N.B.—A cause de l'élargissement de la rue, ma pharmacie, établie depuis 30 ans à l'endroit qu'elle occupe aujourd'hui, sera transportée vers le 1er Novembre prochain dans un local commode et spacieux, situé un peu plus bas que mon établissement actuel.

—LE GRAND—

PANORAMA DE JERUSALEM

Et le Crucifiement

Représentant de grandeur naturelle, les montagnes de SION, des OLIVIERS et MORIAT, les TEMPLES, PALAIS et MOSQUÉES, et les caravannes en chemin pour la VILLE SAINTE, les ARABES avec leurs CHAMEAUX, TENTES, etc.

Allez faire une visite à la bâtisse du

CYCLORAMA

Coin des rues Ste. Catherine et St. Urbain.

Ouvert tous les jours jusqu'à 10.30 p.m. Les Dimanches de 1 hr. à 10.30 p.m. Les Chars Urbains passent devant la porte.

PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES

DE MCGALE

RECOURVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes les

AFFECTIONS BILIEUSES,

TORPEUR DU FOIE,

MAUX DE TÊTE,

INDIGESTIONS,

ETOURDISSEMENTS,

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

LES PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES de MCGALE, sont préparées avec soin, avec un extrait concentré de la noix longue et combiné avec d'autres principes végétaux, de manière à les placer au premier rang parmi toutes les pilules stomachiques jusqu'à présent offertes au public.

Nos anciens Canadiens-Français faisaient usage de la noix longue, avant sa maturité. Ils l'employaient en CONFITURE, contre la constipation habituelle. Mais le grand inconvénient, était l'obligation de faire, avec des noix vertes et fraîches, cette préparation qui, faite en quantité perdait toute sa force et devenait inutile. La science a depuis découvert un extrait de cette noix, qui se conserve intact dans tous les climats.

C'est de cet extrait que sont composées les Pilules de Noix Longues de McGale.

B. E. MCGALE

PHARMACIEN

2123 RUE NOTRE-DAME

ETABLIE EN 1852

LORGE & CIE,

21 RUE ST. LAURENT

Importateurs et Manufacturiers

Assortiment Complet de Nouveautés

— EN —

CHAPEAUX,

CASQUETTES,

ETC., ETC.

DE TOUTES SORTES

Réparations faites pour Chapeaux de Soie, etc.

PRIX TRES MODERES

THEATRE-ROYAL

SPARROW & JACOBS.....PROP. ET GERANT.

Semaine commençant Lundi, le 21 Oct. Après-Midi et Soirée.

N. S. WOOD

L'Eminent Comédien, dans

OUT IN THE STREETS

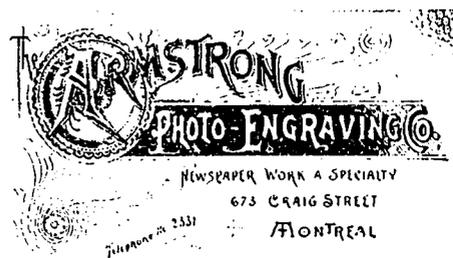
Jolis Décors, Excellente Compagnie

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan au magasin de Prince.

Semaine suivante—*ARABIAN NIGHT.*



IMPRIMERIE

POIRIER, BESSETTE & NEVILLE

10 et 12 rue Leroyer

Entre la Place Jacques-Cartier et la rue Claude.
MONTREAL

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que :

CIRCULAIRES.

LIVRES,

BROCHURES,

PAMPHLETS,

AFFICHES,

CARTES DE VISITE,

CARTES D'AFFAIRES,

PANCARTES,

ENTÊTES DE COMPTES,

PROGRAMMES,

ANNONCES D'ENCAN,

ETIQUETTES,

BLANCS DE TOUTES SORTES,

ETC., ETC.,

Nous faisons des arrangements spéciaux, dans l'intérêt de nos clients, pour un tirage de plusieurs mille exemplaires, soit de Brochures, de Circulaires, etc

COMMANDES PROMPTEMENT EXÉCUTÉES. CARACTÈRES DE LUXE.

A MEILLEUR MARCHÉ QUE PARTOUT AILLEURS

POIRIER, BESSETTE & NEVILLE

10 et 12 rue Leroyer

Entre la Place Jacques-Cartier et la rue Claude

MONTREAL

N.B.—Toutes commandes pour impressions peuvent être données chez POIRIER, BESSETTE & CIE., 69 rue Saint-Jacques.